

Une enfance dans la gueule du loup

Monique Lévi-Strauss

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Monique
LÉVI-STRAUSS

Une enfance
dans la gueule du loup



LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

Monique
LÉVI-STRAUSS

Une enfance
dans la gueule du loup



LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

La Librairie du xx^e siècle

- Sylviane Agacinski, *Le Passeur de temps. Modernité et nostalgie.*
- Sylviane Agacinski, *Métaphysique des sexes. Masculin/féminin aux sources du christianisme.*
- Sylviane Agacinski, *Drame des sexes. Ibsen, Strindberg, Bergman.*
- Sylviane Agacinski, *Femmes entre sexe et genre.*
- Giorgio Agamben, *La Communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque.*
- Henri Atlan, *Tout, non, peut-être. Éducation et vérité.*
- Henri Atlan, *Les Étincelles de hasard I. Connaissance spermatique.*
- Henri Atlan, *Les Étincelles de hasard II. Athéisme de l'Écriture.*
- Henri Atlan, *L'Utérus artificiel.*
- Henri Atlan, *L'Organisation biologique et la Théorie de l'information.*
- Henri Atlan, *De la fraude. Le monde de l'onaa.*
- Marc Augé, *Domaines et châteaux.*
- Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité.*
- Marc Augé, *La Guerre des rêves. Exercices d'ethnofiction.*
- Marc Augé, *Casablanca.*
- Marc Augé, *Le Métro revisité.*
- Marc Augé, *Quelqu'un cherche à vous retrouver.*
- Marc Augé, *Journal d'un SDF. Ethnofiction.*
- Marc Augé, *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge.*
- Jean-Christophe Bailly, *Le Propre du langage. Voyages au pays des noms communs.*
- Jean-Christophe Bailly, *Le Champ mimétique.*
- Marcel Bénabou, *Jacob, Ménahem et Mimoun. Une épopée familiale.*
- Marcel Bénabou, *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres.*
- Julien Blanc, *Au commencement de la Résistance. Du côté du musée de l'Homme 1940-1941.*
- R. Howard Bloch, *Le Plagiaire de Dieu. La fabuleuse industrie de l'abbé Migne.*
- Remo Bodei, *La Sensation de déjà vu.*
- Ginevra Bompiani, *Le Portrait de Sarah Malcolm.*
- Julien Bonhomme, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine.*
- Yves Bonnefoy, *Lieux et destins de l'image. Un cours de poétique au Collège de France (1981-1993).*
- Yves Bonnefoy, *L'Imaginaire métaphysique.*
- Yves Bonnefoy, *Notre besoin de Rimbaud.*

Yves Bonnefoy, *L'Autre Langue à portée de voix*.

Philippe Borgeaud, *La Mère des Dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*.

Philippe Borgeaud, *Aux origines de l'histoire des religions*.

Jorge Luis Borges, *Cours de littérature anglaise*.

Claude Burgelin, *Les Mal Nommés. Duras, Leiris, Calet, Bive, Perec, Gary et quelques autres*.

Italo Calvino, *Pourquoi lire les classiques*.

Italo Calvino, *La Machine littérature*.

Paul Celan et Gisèle Celan-Lestrange, *Correspondance*.

Paul Celan, *Le Méridien & autres proses*.

Paul Celan, *Renverse du souffle*.

Paul Celan et Ilana Shmueli, *Correspondance*.

Paul Celan, *Partie de neige*.

Paul Celan et Ingeborg Bachmann, *Le Temps du cœur. Correspondance*.

Michel Chodkiewicz, *Un océan sans rivage. Ibn Arabî, le Livre et la Loi*.

Antoine Compagnon, *Chat en poche. Montaigne et l'allégorie*.

Hubert Damisch, *Un souvenir d'enfance par Piero della Francesca*.

Hubert Damisch, *CINÉ FIL*.

Hubert Damisch, *Le Messager des îles*.

Luc Dardenne, *Au dos de nos images*, suivi de *Le Fils* et *L'Enfant*, par Jean-Pierre et Luc Dardenne.

Luc Dardenne, *Sur l'affaire humaine*.

Michel Deguy, *À ce qui n'en finit pas*.

Daniele Del Giudice, *Quand l'ombre se détache du sol*.

Daniele Del Giudice, *L'Oreille absolue*.

Daniele Del Giudice, *Dans le musée de Reims*.

Daniele Del Giudice, *Horizon mobile*.

Daniele Del Giudice, *Marchands de temps*.

Mireille Delmas-Marty, *Pour un droit commun*.

Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*.

Marcel Detienne, *Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français raciné*.

Milad Doueïhi, *Histoire perverse du cœur humain*.

Milad Doueïhi, *Le Paradis terrestre. Mythes et philosophies*.

Milad Doueïhi, *La Grande Conversion numérique*.

Milad Doueïhi, *Solitude de l'incomparable. Augustin et Spinoza*.

Milad Doueïhi, *Pour un humanisme numérique*.

Jean-Pierre Dozon, *La Cause des prophètes. Politique et religion en Afrique contemporaine*, suivi de *La Leçon des prophètes* par Marc Augé.

Pascal Dusapin, *Une musique en train de se faire*.

Brigitta Eisenreich, avec Bertrand Badiou, *L'Étoile de craie. Une liaison clandestine avec Paul Celan*.

Uri Eisenzweig, *Naissance littéraire du fascisme*.

Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*.

Rachel Ertel, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*.

Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*.

Arlette Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle.*

Arlette Farge, *Le Cours ordinaire des choses dans la cité au XVIII^e siècle.*

Arlette Farge, *Des lieux pour l'histoire.*

Arlette Farge, *La Nuit blanche.*

Alain Fleischer, *L'Accent, une langue fantôme.*

Alain Fleischer, *Le Carnet d'adresses.*

Alain Fleischer, *Réponse du muet au parlant. En retour à Jean-Luc Godard.*

Alain Fleischer, *Sous la dictée des choses.*

Lydia Flem, *L'Homme Freud.*

Lydia Flem, *Casanova ou l'Exercice du bonheur.*

Lydia Flem, *La Voix des amants.*

Lydia Flem, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents.*

Lydia Flem, *Panique.*

Lydia Flem, *Lettres d'amour en héritage.*

Lydia Flem, *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils.*

Lydia Flem, *La Reine Alice.*

Lydia Flem, *Discours de réception à l'Académie royale de Belgique, accueillie par Jacques de Decker, secrétaire perpétuel.*

Nadine Fresco, *Fabrication d'un antisémite.*

Nadine Fresco, *La Mort des juifs.*

Françoise Frontisi-Ducroux, *Ouvrages de dames. Ariane, Hélène, Pénélope...*

Marcel Gauchet, *L'Inconscient cérébral.*

Hélène Giannecchini, *Une image peut-être vraie. Alix Cléo Roubaud*

Jack Goody, *La Culture des fleurs.*

Jack Goody, *L'Orient en Occident.*

Anthony Grafton, *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page.*

Jean-Claude Grumberg, *Mon père. Inventaire, suivi de Une leçon de savoir-vivre.*

Jean-Claude Grumberg, *Pleurnichard.*

François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps.*

Daniel Heller-Roazen, *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues.*

Daniel Heller-Roazen, *L'Ennemi de tous. Le pirate contre les nations.*

Daniel Heller-Roazen, *Une archéologie du toucher.*

Daniel Heller-Roazen, *Le Cinquième Marteau. Pythagore et la dysharmonie du monde.*

Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête.*

Jean Kellens, *La Quatrième Naissance de Zarathushtra. Zoroastre dans l'imaginaire occidental.*

Jacques Le Brun, *Le Pur Amour de Platon à Lacan.*

Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*

Jean Levi, *Les Fonctionnaires divins. Politique, despotisme et mystique en Chine ancienne.*

Jean Levi, *La Chine romanesque. Fictions d'Orient et d'Occident.*

Claude Lévi-Strauss, *L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne.*

Claude Lévi-Strauss, *L'Autre Face de la lune. Écrits sur le Japon.*

Claude Lévi-Strauss, *Nous sommes tous des cannibales.*

Monique Lévi-Strauss, *Une enfance dans la gueule du loup*.
 Nicole Loraux, *Les Mères en deuil*.
 Nicole Loraux, *Né de la Terre. Mythe et politique à Athènes*.
 Nicole Loraux, *La Tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie*.
 Patrice Loraux, *Le Tempo de la pensée*.
 Sabina Loriga, *Le Petit x. De la biographie à l'histoire*.
 Charles Malamoud, *Le Jumeau solaire*.
 Charles Malamoud, *La Danse des pierres. Études sur la scène sacrificielle dans l'Inde ancienne*.
 François Maspero, *Des saisons au bord de la mer*.
 Marie Moscovici, *L'Ombre de l'objet. Sur l'inactualité de la psychanalyse*.
 Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*.
 Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*.
 Michel Pastoureau, *L'Ours. Histoire d'un roi déchu*.
 Michel Pastoureau, *Les Couleurs de nos souvenirs*.
 Vincent Peillon, *Une religion pour la République. La foi laïque de Ferdinand Buisson*.
 Vincent Peillon, *Éloge du politique. Une introduction au ^{xxi}e siècle*.
 Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*.
 Georges Perec, *Vœux*.
 Georges Perec, *Je suis né*.
 Georges Perec, *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques*.
 Georges Perec, *L. G. Une aventure des années soixante*.
 Georges Perec, *Le Voyage d'hiver*.
 Georges Perec, *Un cabinet d'amateur*.
 Georges Perec, *Beaux présents, belles absentes*.
 Georges Perec, *Penser/Classer*.
 Georges Perec, *Le Condottière*.
 Georges Perec/OuLiPo, *Le Voyage d'hiver & ses suites*.
 Catherine Perret, *L'Enseignement de la torture. Réflexions sur Jean Améry*.
 Michelle Perrot, *Histoire de chambres*.
 J.-B. Pontalis, *La Force d'attraction*.
 Jean Pouillon, *Le Cru et le Su*.
 Jérôme Prieur, *Roman noir*.
 Jérôme Prieur, *Rendez-vous dans une autre vie*.
 Jacques Rancière, *Courts voyages au pays du peuple*.
 Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*.
 Jacques Rancière, *La Fable cinématographique*.
 Jacques Rancière, *Chroniques des temps consensuels*.
 Jean-Michel Rey, *Paul Valéry. L'aventure d'une œuvre*.
 Jacqueline Risset, *Puissances du sommeil*.
 Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx. Essais sur la matière littéraire*.
 Olivier Rolin, *Suite à l'hôtel Crystal*.
 Olivier Rolin & Cie, *Rooms*.
 Charles Rosen, *Aux confins du sens. Propos sur la musique*.
 Israel Rosenfield, « *La Mégalomanie* » de Freud.

Pierre Rosenstiehl, *Le Labyrinthe des jours ordinaires*.

Jean-Frédéric Schaub, *Oroonoko, prince et esclave. Roman colonial de l'incertitude*.

Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân*.

Jean-Claude Schmitt, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction*.

Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann*.

Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes*.

David Shulman, Velcheru Narayana Rao et Sanjay Subrahmanyam, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*.

David Shulman, *Ta'ayush. Journal d'un combat pour la paix. Israël-Palestine, 2002-2005*.

Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple*.

Jean Starobinski, *Les Enchanteresses*.

Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*.

Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse*.

Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire*.

Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa*.

Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori*.

Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne*.

Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist*.

Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne, suivi de L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige*.

Camille de Toledo, *Vies potentielles*.

Camille de Toledo, *Oublier, trahir, puis disparaître*.

César Vallejo, *Poèmes humains et Espagne, écarte de moi ce calice*.

Jean-Pierre Vernant, *Mythe et religion en Grèce ancienne*.

Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique I*.

Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines*.

Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II*.

Nathan Wachtel, *Dieux et vampires. Retour à Chipaya*.

Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes*.

Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers*.

Nathan Wachtel, *Mémoires marranes. Itinéraires dans le sertão du Nordeste brésilien*.

Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde*.

Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*.

LA LIBRAIRIE DU XXIE SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

ISBN 978-2-02-118159-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2014

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.



*Pour Claude, in memoriam,
pour Matthieu et Catherine,
Thomas et Julie*

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

La Librairie du XXI^e siècle

Copyright

Dédicace

Souvenirs décharnés

Première partie

Mes parents

La famille de mon père

La famille de ma mère

Lune de miel en Chine

Petite enfance à Passy

Chez mes grands-parents maternels à Saint-Cloud

Découverte du Berry

Vivre au grand air

L'enseignement scolaire vu par mon père

Le couple que formaient mes parents

Contrat signé avec les Allemands

Wesel, petite ville rhénane

Repli à Bruxelles

Retour en Allemagne

Incarcération de mon père

Les bombes de la Royal Air Force

La beauté de la langue allemande

Vacances d'opérette

Vue sur le Rhin

Décollement d'une rétine

Orphelins provisoires

Les collines de l'Eifel

Démêlés avec la foi

Le baccalauréat allemand

L'Institut de physiologie

Étudiante en médecine

Les mutilés de Buchenwald

Deux prisonniers français à Marbourg

Bombes incendiaires sur Bonn

Libérés par les Américains

Réfugiés dans le vignoble

Sous la protection de l'armée américaine

Interprète au camp de Mayence

Deuxième partie

Retour à Paris

En famille rue Léo-Delibes

Étudiante en médecine à nouveau

Départ pour les États-Unis

Les cendres d'Oma

Onze jours pour traverser l'Atlantique

New York

La chimie organique en cours accéléré

College girl à Boston

Paris pour de bon

Une décade à Royaumont

Promenades entre les lacs en Italie

Adoptée par la famille Jolas

Noël à Aix, chez les Masson

Remerciements

L'auteur

SOUVENIRS DÉCHARNÉS



Mes souvenirs de jeunesse, je les ai écrits très tard.

J'aurais dû tenir un journal entre treize et dix-neuf ans, pendant les années de guerre en Allemagne où mon père nous avait entraînés, ma mère juive, mon frère et moi. Or, dès mai 1940, la Gestapo perquisitionnait nos chambres. Nous étions prévenus : toute trace écrite pouvait nous trahir. Non seulement nous devions nous taire, mais ne rien posséder de suspect.

Après la guerre, le moment était idéal pour relater, oralement ou par écrit, mes souvenirs tout frais. Je ne suis pas la seule à l'avoir constaté : les souvenirs de guerre n'intéressaient personne. J'étais rentrée en France en 1945, et les épisodes que je venais de vivre bouillonnaient dans ma tête, j'aurais aimé en discuter. Personne pour m'écouter, on voulait tourner la page, recommencer à vivre normalement. Si j'avais été perspicace, j'aurais prévu qu'un jour une nouvelle génération, curieuse du passé, s'intéresserait à la vie quotidienne des individus pendant la guerre. Je n'ai pas anticipé, je n'ai pas écrit en 1945.

J'ai donc attendu presque cinquante ans pour raconter comment j'avais vécu la guerre de 1939 à 1945. C'était en 1995, je venais de tirer en 13 × 18 les trois mille négatifs rapportés par mon mari du Brésil. Le temps était venu de « tirer » sur papier A4 mes propres souvenirs.

Lémotion que j'avais ressentie à la lecture de plusieurs autobiographies parues en Allemagne, dont je mentionnerai principalement celle de Victor Klemperer, m'incita à écrire. Le problème était d'expliquer les raisons qui poussèrent mon père à emmener sa femme et ses deux enfants vivre en Allemagne, à la veille de la guerre. Alors que nos parents et amis le suppliaient de n'en rien faire. Ma famille maternelle recueillait régulièrement des amis juifs réfugiés d'Allemagne ou d'Autriche qui racontaient les persécutions auxquelles

étaient exposés leurs coreligionnaires restés là-bas. Il m'incombait aussi de faire comprendre comment une femme intelligente et courageuse de la trempe de ma mère avait pu accepter de suivre son mari et entraîner ses enfants dans une aventure aussi périlleuse. J'ai pris le parti de décrire brièvement l'enfance de mon père et celle de ma mère avec l'espoir de trouver dans les traumatismes de leurs premières années une explication à leur manque de jugement. Qu'est-ce qui unissait mes parents issus de milieux très différents ? Chacun, à sa manière, était non conformiste, détaché sans révolte du milieu où il était né. Vivant à leurs côtés, j'ai appris à faire le grand écart entre deux cultures. Rétrospectivement, je mesure l'effort que cet écart me coûtait et la souplesse mentale qu'il m'a donnée.

La naissance dans les années 1990 de mes petits-enfants, qui voudraient peut-être connaître leurs origines, m'incitait à écrire. Les images revenaient, les histoires s'enchaînaient, forcément déformées. Je me les étais racontées mille fois, sélectionnant les épisodes valorisants, scotomisant les échecs, les fautes, les lâchetés. J'ai dû reconstituer certains faits pour boucher les trous de mémoire, vérifier les dates et les lieux. Le squelette était là, porteur de souvenirs décharnés. Ces six années en Allemagne occupent dans mes pensées une place immense : elles pèsent plus que le reste de ma vie.

En 2010, je fis la connaissance de Maurice Olender qui m'incita à écrire mes mémoires pour les publier. Le noyau dur des lecteurs qui résistent aux sirènes de l'image manifeste aujourd'hui de la curiosité pour les témoignages écrits du temps disparu. Je repris mon manuscrit de 1995. Il s'arrêtait en 1945 à la fin des hostilités en Europe et constitue la première partie. J'y ajoutai une deuxième partie couvrant les quatre années suivantes durant lesquelles, à tâtons, je me frayai un chemin.

Pour ranimer mon souvenir je décidai de retourner sur les lieux où j'avais vécu pendant la guerre. En novembre 2012, à l'occasion d'un voyage au Luxembourg, un ami a bien voulu m'accompagner à Prüm, en Allemagne, la bourgade où j'ai passé l'*Abitur* en 1944. Je voulais revoir l'église baroque. Je la reconnus, sans la reconnaître. Un peu comme revoir un visage familier qui serait trop maquillé.

Renseignements pris, la bourgade, en 1944 après la fin de ma scolarité, avait été détruite par un bombardement à 85 %, dont l'église qui avait été reconstruite à l'identique. Faisons confiance au temps pour lui redonner une âme.

Invitée en 2013 à participer à un colloque autour d'Anita Albus, écrivain et peintre, dans le village de Schwalenberg en Westphalie, je suis passée par Düsseldorf. Le chauffeur chargé de me conduire à l'aéroport a accepté de me mener aux endroits de la ville que je désirais revoir. Les platanes de la Königsallee ont beaucoup grandi en soixante-dix ans. La végétation cicatrise mieux que la pierre : les arbres mutilés par les bombes donnent naissance à de nouvelles branches pour reformer un équilibre. Mais dans les trous laissés par les maisons détruites ont poussé des immeubles qui étouffent cette ville jadis si élégante et aérée. Les parcs sont ratatinés. Partout des travaux, des grues, des embouteillages.

Je ne suis pas sûre qu'il faille revisiter les lieux de ses souvenirs.

*

Le récit de mon enfance et de mon adolescence peut se lire comme un document. Le destin singulier d'une enfant belge, de mère juive, à qui on impose de vivre en Allemagne sous le Troisième Reich.

Ce texte permet aussi une seconde lecture : une adolescente aux prises avec des parents qu'elle juge irresponsables parce qu'ils ont entraîné leur famille dans la gueule du loup.

En écrivant ces lignes, j'ai fait la paix avec ma mère et mon père.

Paris, janvier 2014.

PREMIÈRE PARTIE



Mes parents

La famille de mon père

Fils de Jean Roman et de son épouse, dont j'ai oublié le prénom et le nom de jeune fille, mon père, prénommé Jules, Jean, Clément, est né à Gand le 22 mars 1898. Mes grands-parents paternels, d'origine catholique, n'étaient pas croyants. Ils parlaient le flamand et le français avec un fort accent belge. Jules, mon père, était le cadet de leurs quatre enfants. L'aînée, Nelly, née vers 1890, avait épousé un général belge, elle n'eut pas d'enfants et sombra dans la neurasthénie vers 1930. Je crois qu'elle se suicida pendant la guerre. La seconde, Louise, dut naître en 1894, nous l'appelions Tante Bie ; elle épousa un colonel, Léon de Rudder, aide de camp du roi Albert I^{er} pendant la guerre de 1914, agent de change en temps de paix. Ils eurent deux enfants : Léon, né en 1923, et Claire, née en avril 1925. Enfin, le troisième enfant de mes grands-parents était Paul, né en 1896 ; marié à une Violaine, ils n'eurent pas d'enfants.

Mes grands-parents paternels divorcèrent dans les premières années du xx^e siècle. Ma grand-mère, voulant refaire sa vie, casa ses enfants à droite et à gauche. À six ans, mon père se trouva apprenti chez un boulanger. Nourri, logé, il devait se lever tôt pour livrer les pains aux clients. Il apprit ensuite à pétrir la pâte, faire du cramique, un délicieux pain aux raisins. Un jour, dans la rue, il rencontra sa mère au bras d'un ami. Elle s'enquit de son travail et demanda s'il ne pouvait pas lui donner un peu d'argent. Mon grand-père exerçait le métier de photographe. À plusieurs reprises il mit mon père en pension pour lui donner les rudiments d'une éducation, mais, dès que les fonds manquaient, mon père retournait à la boulangerie. Il travailla aussi

chez un photographe. Le total de sa scolarité ne dépassa pas quelques trimestres.

À gagner sa vie mon père ne trouvait pas le temps de s'instruire. Lorsque éclata la guerre de 1914, il avait seize ans. S'engager dans l'armée lui ouvrirait des droits à l'éducation. Comme il n'avait pas les dix-huit ans requis, il demanda à son frère Paul de faire un faux témoignage concernant son âge ; c'est ainsi qu'il devint soldat.

Le 11 novembre 1918, mon père était encore en vie. Blessé trois fois, il avait été décoré et promu officier. Un ancien combattant sans aucun diplôme avait le droit de s'inscrire à l'université libre de Bruxelles et d'y suivre les cours. Au terme d'une année, s'il réussissait à passer l'examen d'entrée, il était admis comme étudiant.

Mon père étudia plusieurs années, puis il entra par concours à l'école Solvay qui forme des ingénieurs. En sortant de cette école, il obtint une bourse d'un an pour la Harvard Business School. C'est à Boston, au cours de l'année 1923-1924, qu'il rencontra ma mère.

La famille de ma mère

Ma mère, Ruth Emma, naquit le 21 août 1902 à Hampstead (Londres) de Paul Rie (1867-1931) et de son épouse Bella, née Strouse (1876-1957). La famille de mon grand-père était juive d'origine espagnole. En fuyant l'Inquisition, le chef de famille choisit de s'appeler par les initiales de son nom : Rabin Isaac Ézéchiél. Ma grand-mère, américaine, appartenait par sa mère à la famille Guggenheim, juifs de Pittsburgh émigrés d'Allemagne. Son père, Alexander Strouse, était un juif new-yorkais émigré de Bavière. Né à Vienne, Paul Rie, mon grand-père maternel, gagnait sa vie en important la nacre. Après avoir fait le tour du monde et visité les pays producteurs de coquillages, il s'installa à New York vers 1893. Il habita chez Emma Strouse (1858-1938) mon arrière-grand-mère. Jeune veuve, elle louait des chambres à des amis d'amis pour subvenir aux besoins de ses deux enfants, Bella et Henry. Paul Rie, épris de Bella, s'appêtait à faire une demande en mariage en bonne et due forme, quand sa future belle-mère l'interrompit pour lui déclarer qu'elle serait si heureuse de devenir sa femme ; de fait, elle

n'avait que neuf ans de plus que lui. Après que Paul eut précisé ses intentions, mon arrière-grand-mère souffrit de dépression. Au cours d'un voyage à Vienne fait pour présenter Emma et Bella Strouse à sa famille, Paul envoya sa future belle-mère consulter Freud dont son frère, le docteur Oskar Rie, était ami et collaborateur. Freud l'examina un peu brusquement et rassura la famille. Mais mon arrière-grand-mère garda de ce qu'elle appelait « la gifle du docteur Freud » un souvenir cuisant, elle s'en plaignait encore à moi dans les années 1930.

Des cinq enfants de Paul et Bella Rie, l'aîné, Paul (1897-1991), épousa en premières noces Andrée Singer, une cousine au second degré, dont il eut un enfant, mort en bas âge. En secondes noces, il convola avec Grace Alexandra Young, une Américaine du Kansas. Ils eurent trois enfants : Suzanne, Danny et Tom. Attiré par la littérature, Paul junior avait dû renoncer aux études universitaires pour devenir importateur de nacre et pouvoir un jour succéder à son père.

Le second enfant des Paul Rie s'appelait Dorothy (1899-1984) ; elle épousa Carlo Ausenda, un ingénieur milanais, auquel elle donna cinq enfants : Giorgio, Carla, Isa, Paolo et Gianni.

Après Paul et Dorothy, ma mère, Ruth Emma, appelée Emmy (1902-1959), était le troisième enfant Rie.

Jean, (1907-1979) le quatrième, épousa en premières noces Colette Max, sa cousine au second degré, dont il eut Jean-Louis et Françoise. En secondes noces, avec Fernande Boudine, il eut un autre fils, Philippe. Doué pour le commerce, Jean travailla aussi avec son père. À la mort de ce dernier, c'est lui qui reprit son entreprise en France. Elle fabriquait des boutons et des manches de couteaux en nacre et en corne. L'usine de Méru dans l'Oise travaillait la nacre. Celle de Thiers, dans le Puy-de-Dôme, produisait principalement des manches de couteaux en corne.

Le cinquième enfant, appelé Georges, né en 1915, épousa Marie-Louise Hahn, qui lui donna deux enfants, Michael et Linda. Georges et Marie-Louise étaient médecins.

Paul Rie faisait partie d'un milieu juif viennois très attaché à la laïcité, désireux de s'intégrer socialement. Mes grands-parents ne pratiquaient donc pas. Chez eux on parlait anglais, ma grand-mère et mon arrière-grand-mère avec l'accent américain ; mon grand-père avec un léger accent viennois. À la demande, ils s'exprimaient aussi en français, allemand et italien.

Comme je l'ai dit, ma mère naquit à Londres où mon grand-père avait des bureaux. En 1904, il ouvrit une nouvelle succursale de son entreprise à Paris. La famille s'installa à Neuilly. De Londres, mes grands-parents avaient gardé Nanny, jeune gouvernante anglaise (1880 ?-1956) qui éleva les cinq enfants Rie et s'occupait encore des petits-enfants avant la guerre de 1939. Ma mère, bien que parlant anglais à la maison, reçut une éducation française classique. Ce qui marqua le plus sa petite enfance fut qu'elle n'arrivait pas à jouer avec son frère et sa sœur. Quand elle eut quatre ans, ses parents pensaient qu'elle était un peu demeurée. Ils profitèrent d'une visite du docteur Oskar Rie à Paris pour lui demander d'examiner sa nièce Emmy ; après avoir observé l'enfant, il déclara qu'elle était parfaitement intelligente, mais qu'elle n'y voyait rien et qu'il fallait d'urgence lui faire faire des lunettes. Des décennies plus tard, ma mère racontait l'émerveillement produit par ces premières lunettes. Elle put enfin participer aux jeux, mener une existence comme les autres. Il lui resta toute sa vie une capacité exceptionnelle à se distraire toute seule en se racontant des histoires ou en lisant inlassablement.

Paul Rie, mon grand-père maternel, avait trois frères et une sœur, tous nés à Vienne, auxquels il était très attaché. Quand ils passaient par Paris, ils habitaient chez mes grands-parents. Ma mère chérissait ses cousins viennois, elle me racontait les merveilleuses vacances passées en Styrie à AltAussee avec ses cousins. L'oncle Oskar Rie avait deux filles : Margarethe, qui épousa Hermann Nunberg, analyste notoire, et Marianne, également analyste, qui épousa Ernst Kris, historien de l'art, devenu lui aussi analyste. La tante Judith, appelée Ditha, épousa le docteur Ludwig Rosenberg. Tout ce petit monde était lié à Freud. Certains devinrent des psychanalystes célèbres, formés par le maître.

Après qu'elle eut passé le baccalauréat à Paris, ses parents envoyèrent ma mère parfaire ses études à Boston, dans un collège pour jeunes filles, Simmons College, où elle obtint les diplômes de *Bachelor*, puis de *Master of Arts* en sciences sociales. Pendant son séjour bostonien, elle rencontra Jules Roman, étudiant à Harvard. À leur retour en France en 1924, ils se marièrent à Saint-Cloud.

À la recherche d'un emploi, mon père accepta de travailler un an pour la Compagnie des chemins de fer belges à Shanghai. Je crois savoir que mes parents furent enthousiasmés à l'idée de partir en Extrême-Orient. Mon père, parce que l'enfance si dure et l'adolescence dans les tranchées l'avaient frustré de tout voyage ; ma mère, elle, rêvait de suivre l'exemple de Clara Malraux, sa meilleure amie, qui revenait d'Indochine.

De ce long voyage de noces, ils rapportèrent des souvenirs. La vie sur les paquebots, les rencontres, les escales. La découverte de l'exotisme. Singapour, Pékin et les promenades en Mongolie. Ils rapportèrent aussi des meubles en laque rouge de Canton, deux malles en bois de camphrier, des robes et des bottes rouges à petits talons en cuir de Russie.

À l'automne de 1925, sur le bateau du retour en France, ma mère était enceinte de moi. Il arrive qu'à la question : « Avez-vous été en Chine ? » je réponde : « Oui, un peu, car j'ai été conçue à Shanghai », mais comme cela ne se fait pas de parler du lieu où vos parents ont fait l'amour pour vous engendrer, mes interlocuteurs sont choqués. Ou encore, ils entendent de travers et comprennent que j'ai été « consul à Shanghai », le quiproquo devient inextricable. J'ai donc cessé d'évoquer ce premier lien avec la Chine.

*

Petite enfance à Passy

Je suis née le 5 mars 1926 à Paris, seizième arrondissement, dans une clinique sise au 5, rue Alfred-Dehodencq. Mes parents habitaient un appartement loué à Saint-Cloud, je crois. L'année de ma naissance, ils achetèrent sur plan un appartement dans un immeuble en construction 2, rue des Marronniers, à Paris, seizième arrondissement. Au printemps de 1927, ils emménagèrent dans cet appartement qui, en 1956, est devenu le mien et celui de mon mari, d'où j'écris ces lignes. Si on fait abstraction des trois premiers chiffres, indicatifs de Paris, notre numéro de téléphone est resté le même depuis quatre-vingt-sept ans.

Le début de ce récit inviterait à penser que ma vie s'est déroulée sous le signe de la stabilité. Il n'en fut rien. Nous ne vécûmes que sept ans rue des Marronniers. Mon frère Jacques naquit le 9 octobre 1927. Le 21 mai précédent, de la fenêtre de sa chambre à coucher orientée à l'ouest, ma mère, enceinte, vit arriver le *Spirit of Saint Louis*, l'avion de Lindbergh, qui, parti de New York la veille, avait, le premier, traversé l'Atlantique sans escale en trente-trois heures pour se poser au Bourget. Ma mère croyait que d'avoir été témoin d'un tel exploit – même à l'état fœtal – n'était pas étranger au goût qu'éprouva plus tard mon frère pour tout ce qui touchait à l'aviation.

Du balcon au cinquième étage, qui court devant les pièces donnant sur la rue des Marronniers, on apercevait une grande boucle de la Seine sous les collines boisées de Meudon. Peu d'autos stationnaient dans la rue ouverte à la circulation dans les deux sens. On entendait fréquemment le trot des chevaux qui tiraient les voitures de livraison ; elles nous apportaient le charbon pour alimenter les chaudières et les fourneaux des cuisines. Elles approvisionnaient en bois, car les appartements construits à cette époque étaient encore dotés de cheminées dans certaines pièces. Le bois et le charbon, stockés dans les

caves, étaient journalièrement montés dans les appartements par les escaliers de service. N'oublions pas la voiture du glacier qui nous livrait chaque matin un pain de glace, porté sur son épaule protégée par un sac de grosse toile. En Europe, nous n'avions pas encore de réfrigérateurs électriques. Il est difficile, aujourd'hui, de se représenter l'animation qui régnait dans les escaliers de service, entre les caves et les cuisines. À l'époque, ces lieux étaient fonctionnels et bien entretenus.

Un intérieur bourgeois, comme l'était celui de mes parents, nécessitait de l'aide domestique. Nous étions servis par une cuisinière et une femme de chambre, qui dormaient dans les chambres de service. Une dame anglaise s'occupait des enfants. Elle les promenait tous les jours dans le jardin du Ranelagh, les conduisait à l'école et aux leçons de piano, leur enseignait l'anglais. Habitante du quartier, elle rentrait le soir chez elle.

Chez mes grands-parents maternels à Saint-Cloud

Les jeudis et les week-ends, les enfants étaient confiés aux grands-parents maternels qui demeuraient dans une maison en meulière du début du siècle, entourée d'un jardin d'un hectare, 40, rue du Mont-Valérien, à Saint-Cloud, juste au-dessus de la gare du Val-d'Or. De la maison, à quatre étages, on voyait le nord-ouest de Paris au-delà du champ de courses de Longchamp. Sur la terrasse de l'étage supérieur, mes grands-parents avaient installé un télescope au moyen duquel nous pouvions suivre les courses aussi nettement qu'aujourd'hui à la télévision. De même, pouvait-on lire la nuit les messages qui s'affichaient en signes lumineux sur la tour Eiffel. Cette vue panoramique de la cité a enchanté ma petite enfance. J'ai adoré le jardin qui produisait des fruits et des fleurs en abondance.

Mon grand-père, après avoir travaillé à son bureau, rue Étienne-Marcel, passait le samedi matin me prendre dans sa Panhard ou sa Buick, conduite par un chauffeur tchèque. Je ne pourrais relater la teneur de nos bavardages, mais je revois le cylindre entouré de papier d'argent que déchirait mon grand-père pour m'offrir une pastille

blanche en forme de bouée de sauvetage, dite *life-saver*, et dont la saveur de wintergreen reste présente à ma mémoire. Une fois arrivée à Saint-Cloud, Nanny m'entourait de tendresse. Au deuxième étage, la chambre des petits-enfants voisinait avec celles de l'oncle Georges, des invités, de Nanny et la lingerie. Les grands-parents occupaient le premier. Nous, les enfants, leur rendions visite le matin, vers dix heures, pendant que ma grand-mère prenait son petit déjeuner au lit en donnant des ordres au chef et au chauffeur. Ils menaient une vie aisée, recevaient beaucoup, à l'américaine, tenaient *open house*. Ma grand-mère, petite et obèse, ne pratiquait aucun sport, elle jouait au bridge. Mon grand-père, plus introverti, aimait les échecs. Il m'enseigna les règles et s'imagina qu'à quatre ans j'étais de taille à jouer. Un jour, au milieu d'une partie, je saisis l'échiquier et fis valser les pièces. Il ne put cacher sa déception, je regrettai mon geste, car je l'aimais beaucoup. Sa mort, en 1931, fut mon premier deuil.

La disparition de mon grand-père permit à ma grand-mère d'inviter sa mère, qui vivait aux États-Unis, à la rejoindre dans cette grande maison de Saint-Cloud. Mon arrière-grand-mère, déjà aveugle, accepta car il lui tardait de mieux connaître ses petits et arrière-petits-enfants. Jusqu'à sa mort en 1938, elle habita dans l'ancienne chambre de mon grand-père, qui devint, pour moi et pour d'autres, le lieu d'une B.A. quotidienne. Il s'agissait de tenir compagnie à la vieille dame. La visite tous les après-midi d'une lectrice ne suffisait pas à la distraire. Petite et obèse comme sa fille, elle avait du mal à marcher. Je n'ai pas le souvenir de lui avoir raconté beaucoup d'histoires, mais j'ai vite compris qu'il fallait la laisser parler, l'écouter. Les conversions et les mariages entre juifs et non-juifs la troublaient énormément. Aussi lui cachait-on tous ceux qui se produisaient dans la famille et parmi les proches. Dans cette période entre les deux guerres, les jeunes se détachaient des traditions religieuses. Les divorces choquaient mon aïeule. La psychanalyse, à laquelle recouraient nombre de personnes de la génération de ma mère, lui semblait ridicule.

Découverte du Berry

Vivre au grand air

En revenant d'Extrême-Orient, mon père avait trouvé un poste comme directeur de la filiale française d'une compagnie américaine, la Blaw-Knox, qui fabriquait des coffrages métalliques destinés à la construction de barrages et autres travaux publics. Il était donc salarié et ne travaillait pas les fins de semaine. Pour n'être pas encore la règle générale, le congé du samedi devait faire partie des privilèges octroyés par la firme américaine. Mon père forma bientôt le projet d'installer sa famille à la campagne, où il pourrait la rejoindre le vendredi soir, car il aimait la vie au grand air. À mon avis, il aspirait aussi à une plus grande liberté conjugale. Toujours est-il que ma mère ne s'y opposa pas et qu'en 1934 mes parents acquirent le château de Vouzay, à cinq kilomètres à l'ouest de Bourges.

Petit château construit au ^{xvii}^e siècle, dont le corps principal, couvert d'une toiture en carène renversée, était flanqué de deux tours carrées, il occupait un côté de la cour d'honneur. Sur les trois autres côtés s'élevaient les communs. À l'ouest du bâtiment principal s'étendait un parc à l'anglaise d'un hectare ; au nord des communs se trouvait un potager ; un autre potager flanquait les remises au sud. Les volailles et les lapins étaient logés dans les communs à l'est de la cour. Au-delà s'étendaient la basse-cour, les prés, le verger. Le mur qui clôturait le parc et le potager nord longeait le canal du Berry, lui-même parallèle au cours de l'Yèvre, affluent du Cher. Les deux rives du canal étaient aménagées en chemins de halage empruntés par les mulets qui tiraient les péniches. Derrière l'enceinte du parc, à l'ouest, se trouvaient une guinguette et deux ou trois petites maisons où logeaient les ouvriers du

moulin à grains situé de l'autre côté du canal, enjambé par un pont-levis que les bateliers manœuvraient pour faire passer leurs péniches. Le courant de l'Yèvre entraînait la roue du moulin.

Mon frère avait six ans et demi, j'en avais huit. Le déménagement en province marqua pour nous la fin des gouvernantes. On nous inscrivit respectivement au lycée de garçons et au lycée de jeunes filles de Bourges, comme demi-pensionnaires. Matin et soir nous empruntions le car de ramassage scolaire pour aller à l'école et en revenir. Exceptionnellement, nous faisions le trajet à bicyclette par le chemin de halage qui était plus court que la grand-route. Malgré sa mauvaise vue, ma mère apprit à conduire, elle finit par passer son permis. À ses côtés, nous frémissions de peur. Elle rassurait ses passagers en prétendant qu'elle conduisait « à l'oreille » jusqu'au jour – quelque vingt ans plus tard – où des policiers de la Nouvelle-Angleterre, qui la suivaient depuis un bon moment, lui retirèrent son permis parce qu'elle conduisait complètement à gauche de la route.

Un jardinier, une cuisinière et une femme de chambre se chargeaient des travaux horticoles et domestiques, c'était insuffisant. Aussi devions-nous faire nos lits, prendre la poussière dans les chambres, aider à la cueillette des fruits et des légumes ; il fallait encore éplucher, dénoyauter, écosser, ratisser. Loin de me déplaire, ces tâches récurrentes contribuaient au plaisir que j'éprouvais à vivre à la campagne.

Sociable de nature, mais aussi de culture puisqu'elle était américaine, ma mère invitait ses amis et parents à faire des séjours à Vouzay. De son côté, mon père, quand il arrivait le vendredi soir, était souvent accompagné d'amis ou de collègues. Pendant les grandes vacances, la maison se remplissait de cousins et d'enfants d'amis. Assez vite ce fut un sujet de dispute entre nos parents et nous. Ils invitaient les enfants pour libérer temporairement leurs amis d'une charge parentale, mais c'étaient nous, mon frère et moi, qui devions les subir pendant plusieurs semaines. Or certains d'entre eux étaient insupportables. Mes parents finirent par nous reconnaître un droit de regard sur ces invitations.

En bande de cinq ou six enfants, nous nous roulions dans le foin qu'on venait d'engranger. Nous jouions à cache-cache dans un fiacre que mon père sortait de la remise les jours de fête. Nous nous empilions sur la banquette et mon père, attelé entre les brancards, tirait le

véhicule le long des allées du parc. Par temps chaud, nous allions nager dans l'Yèvre, en aval du moulin, près d'un vieux pont en bois. Les jours de pluie nous attiraient dans le grenier où de grandes malles aux étiquettes exotiques conservaient les costumes et les accessoires utilisés depuis des décennies pour se déguiser et jouer des pièces de théâtre.

Parmi les cousins dont nous souhaitions la visite se comptaient les enfants de ma tante Bie, de Bruxelles. Un peu plus âgés que nous, ils suscitaient notre admiration, ils nous protégeaient. Leur enfance avait été marquée par le krach financier d'octobre 1929 qui avait ruiné leur père, le colonel de Rudder. Nonobstant, mon oncle décida de sauver les apparences, c'est-à-dire, l'hôtel particulier de la rue d'Egmont, la servante, les écoles privées pour les enfants, une garde-robe luxueuse. L'argent faisant toujours défaut, mon père leur accorda une pension mensuelle, prélevée sur ses appointements. En retour, ma tante nous expédiait de superbes vêtements, dès qu'ils étaient devenus trop petits pour ses enfants. Nous avons passé ensemble plusieurs étés dans le Berry et à La Panne, une plage belge de la mer du Nord, où les parents venaient nous rejoindre en fin de semaine.

Au printemps 1936, nos parents nous avaient demandé, à mon frère et à moi, si nous désirions suivre le catéchisme et être baptisés. Dans nos classes respectives, nous étions les seuls à ne pas faire partie d'une communauté religieuse et malheureux de notre singularité. Après avoir réfléchi, nous avons opté pour le baptême qui nous fut administré en l'église Saint-Pierre de Bourges. Tante Nelly, sœur aînée de mon père, accepta d'être ma marraine mais, souffrante, ne put assister à la cérémonie. D'ailleurs sa présence n'était pas requise puisque j'étais en âge de répondre moi-même aux questions du prêtre. Elle me fit parvenir un gros missel relié en cuir fauve que j'ai gardé bien au-delà de mes années de ferveur religieuse. Il me semble que j'avais onze ans quand j'ai fait ma communion solennelle.

À l'automne 1936, ma mère devant subir l'ablation de l'utérus, mon frère fut envoyé à la montagne pour soigner ses poumons dans un pensionnat de Villard-de-Lans, non loin de Grenoble, tandis que ma grand-mère maternelle me recueillait dans sa maison de Saint-Cloud. Je suivis le premier trimestre de la classe de sixième au lycée de jeunes filles de Saint-Cloud.

Pour les vacances de Noël 1937, Maman nous emmena, mon frère et moi, prendre l'air des montagnes tyroliennes à Obladis, petit village

haut perché dans la vallée de l'Inn. L'hôtel dépêchait un traîneau tiré par un cheval chercher ses hôtes à la descente du train en gare d'Innsbruck en Autriche. Pendant le trajet, qui serpentait à travers la forêt, on s'enroulait dans des plaids sous des peaux de chèvres. Les clients de l'hôtel, en partie des Anglais, se pliaient à un rituel. Après le ski, ils se retrouvaient à la pâtisserie du village pour boire du chocolat chaud et manger gâteaux et tartes agrémentés de crème fouettée. À dîner, tout le monde s'habillait, les Anglaises portaient même des robes longues. Persuadés que Hitler allait envahir l'Autriche, les adultes échangeaient des propos mélancoliques, il leur semblait vivre les dernières heures d'une époque civilisée.

L'enseignement scolaire vu par mon père

Les hivers sont longs à la campagne. Entre la Toussaint et Pâques, les visiteurs se faisaient rares. Mon père en profitait pour évoquer la guerre dans les tranchées. En fait, son besoin d'en parler était presque compulsif. Les images d'horreur alternaient avec des anecdotes cocasses. Sorti du brouillard, un homme en loques s'était approché de la tranchée qu'occupaient mon père et ses camarades : un soldat allemand perdu. Mon père nous expliquait qu'on ne tire pas à bout portant sur un pauvre type. On lui fait boire un peu de gnôle, on lui donne du tabac et on le renvoie vers les siens. Qu'est-ce qu'un ennemi ? Nous l'écoutions bouche bée.

Il évoquait aussi son enfance laborieuse à Gand sans dramatiser le fait qu'un enfant entre six et quatorze ans dut travailler pour manger. Ce n'était pas exceptionnel, jadis. Mais mon père ne pouvait s'empêcher de comparer son enfance à la nôtre. Il voulait nous faire comprendre à quel point nous étions privilégiés. À ses yeux, fréquenter régulièrement un lycée était un luxe inouï, à la limite c'était une perte de temps puisqu'il était possible d'obtenir des diplômes en se préparant seul aux examens, comme il avait dû le faire.

En revanche, les langues étrangères, on ne pouvait les apprendre seul, à cause de l'accent qu'il faut acquérir jeune. À peine étions-nous installés dans le Berry que mon père conçut des projets pour nous familiariser avec l'allemand et parfaire notre anglais. Quelques

semaines passées dans les Grisons, à Klosters, près de Davos, nous inculquèrent les rudiments de la langue allemande, surtout du *Schwizerdütsch*, et nous firent manquer le lycée. Durant l'été 1937, je passai les vacances dans une école anglaise à Eastbourne, près de Brighton. En revenant à Bourges, je parlais de nouveau couramment l'anglais, dont j'avais un peu perdu l'usage depuis notre installation en province, et je commençais à savoir l'écrire. Il fut décidé que l'été suivant nous accueillerions à Vouzay Thea, la fille d'un ingénieur allemand avec lequel mon père était en relation. Ensuite, je ferais un séjour dans sa famille à Sterkrade, près d'Oberhausen, dans la Ruhr ([voir la carte](#)).

Le projet de m'envoyer en Allemagne en 1938 révoltait ma famille maternelle et la plupart des amis de mes parents. Nous étions entourés de réfugiés allemands et autrichiens, persécutés par les nazis, qui avaient eu le plus grand mal à s'échapper de leurs pays soumis au joug de Hitler. Il semblait déraisonnable d'y envoyer un enfant, juive par sa mère, ne fût-ce que quelques semaines. Ma mère transmettait à mon père les protestations de nos proches qui lui demandaient de renoncer à ce funeste projet. Il fut intraitable. En tant que belge, les Allemands ne pouvaient me faire aucun mal, il était grand temps que j'apprenne une troisième langue. Mon père avait séjourné plusieurs fois à Oberhausen, appelé en consultation par les directeurs d'une aciérie de la fin du XIX^e siècle, la Gutehoffnungshütte, qui s'intéressaient aux coffrages métalliques dont il était spécialiste. Les ingénieurs à qui il avait affaire le traitaient avec respect, n'exprimaient pas d'opinions nazies. Mon père prétendait que tous les Allemands n'étaient pas des nazis. Il n'avait pas tort, mais il ne mesurait pas l'impuissance et la passivité des Allemands qui n'adhéraient pas au parti de Hitler.

Mon père me confia aux époux Scharnow en septembre 1938. La famille habitait une maison individuelle à Sterkrade, petite ville-dortoir dans cette partie de la Ruhr si industrialisée qu'on y chercherait en vain un coin de campagne. Les vacances scolaires se terminaient pour leur fille Thea qui venait de passer un mois chez nous dans le Berry. Ayant obtenu l'autorisation d'assister aux cours avec elle, je l'accompagnais chaque matin en tram au *Gymnasium* d'Oberhausen. Si je comprenais un peu la langue, je la parlais à peine et j'étais incapable de lire les imprimés et les manuscrits qui, depuis l'avènement de Hitler, étaient obligatoirement écrits en caractères gothiques. Initiation brutale, mais

pas traumatisante, car les élèves et les professeurs se montrèrent bienveillants à mon égard.

Mon séjour touchait à sa fin quand survint la crise germanotchéque. Pour tenter de la résoudre, les représentants de la France (Daladier), de l'Angleterre (Chamberlain), de l'Italie (Mussolini) et de l'Allemagne (Hitler) se réunirent à Munich le 29 septembre. Depuis deux jours, des rumeurs annonçaient la guerre au cas où les négociations échoueraient. Très alarmé, le docteur Scharnow, père de Thea, déclara qu'il ne pouvait pas me garder un jour de plus. On menaçait de fermer les frontières. Lui, qui avait vécu la guerre de 1914 en Allemagne, ne pouvait envisager de nourrir une bouche de plus en cas de conflit. Comme nous étions sans nouvelles de mon père, que plusieurs parents et amis avaient envoyé des télégrammes m'enjoignant de rentrer à tout prix, le Dr Scharnow nous fit monter en voiture, sa femme, Thea et moi, pour nous conduire à Cologne, siège du consulat belge dans cette partie de l'Allemagne. Le consul comprit la situation ; il proposa de me remettre à la légation belge de Berlin, qui, ayant reçu l'ordre de rentrer à Bruxelles, devait passer en train par la gare de Cologne plus tard dans la journée. Ma situation était délicate : j'avais douze ans et ne possédais aucun papier d'identité.

La gare était déserte. Nous nous assîmes sur une banquette devant des quais vides. Après une assez longue attente, la voix du haut-parleur annonça un train en provenance de Bruxelles. Vide, il avançait lentement, tel un fantôme, puis il s'arrêta. Quelques instants plus tard, la portière du dernier wagon s'ouvrit. Un seul voyageur descendit. Je reconnus mon père. Il nous salua, m'embrassa, comme s'il était naturel de nous retrouver là, alors que nous n'avions pas rendez-vous. L'angoisse devait se lire sur mon visage. Mon père me dit : « Tu savais bien que je viendrais te chercher, pourquoi sembles-tu si inquiète ? » Nos amis allemands, soulagés de n'avoir plus ma charge, rentrèrent chez eux. Nous attendîmes, mon père et moi, le train de Berlin qui nous ramena à Bruxelles. Je n'oublierai jamais le passage des frontières dans ce train qui roulait à dix kilomètres à l'heure. Sur les toits des maisons, des soldats pointaient leur mitrailleuse en direction du train, à toutes les têtes de pont, aux entrées et aux sorties des gares, la même scène se reproduisait. Le 30 au soir, nous sûmes que les pourparlers avaient abouti, la guerre était provisoirement évitée. Le lendemain matin, nous arrivâmes à Paris, gare du Nord. Le taxi qui nous conduisait à la gare

d'Orsay fut arrêté par le service d'ordre, place de la Concorde, pour laisser passer un cortège officiel. C'était Édouard Daladier, en voiture décapotable, rentré de Munich, qu'acclamait la foule. J'avais vieilli de plusieurs années.

Le couple que formaient mes parents

La rentrée en quatrième me changea les idées. J'aspirais à une vie calme, studieuse. Hélas, mes parents se disputaient. Mon père reprochait à ma mère de mal tenir la maison de Vouzay. À vrai dire, elle y voyait si peu qu'elle était maladroite ; elle ne s'était jamais intéressée aux tâches ménagères. À part tricoter, elle ne savait rien faire de ses mains. Elle lisait beaucoup, écrivait volontiers – elle a traduit un livre, intitulé *Le Mariage sans chaîne* de Ben B. Lindsey –, racontait des histoires divertissantes. Enlaidie par ses épaisses lunettes, elle s'était figuré durant son adolescence qu'elle ne trouverait jamais de mari, *men don't make passes to girls who wear glasses* (les hommes ne flirtent pas avec les filles qui portent des lunettes). Son mariage à vingt-deux ans lui semblait un conte de fées. Aussi était-elle prête à beaucoup accepter d'un mari. Mon père était volage et instable. Il eut peu de patience envers les carences de ma mère. À part ses incompétences ménagère et culinaire, elle affichait une indifférence envers l'argent qui irritait mon père. Chez ses parents, elle avait connu une grande aisance. Depuis la mort de son père, elle savait que sa part d'héritage était en *trust* jusqu'à la mort de sa mère, usufruitière du capital. Moi, qui l'entendais afficher ce dédain pour l'argent, doublé d'une sympathie pour le communisme de certains amis intellectuels, je me rendais compte qu'elle manquait de jugement, qu'elle ignorait la vraie pauvreté de ceux qui n'ont aucun recours. Mon père ne s'accommodait pas de la voir dilapider l'argent si durement acquis. Sans exprimer de griefs contre lui, elle pâtissait en silence de son infidélité, de son manque de tendresse. À peine était-il parti en voyage, elle lui écrivait des lettres amoureuses. Quand il rentrait, elle découvrait dans ses poches ses lettres non décachetées.

Pour supporter la vie conjugale qui se détériorait au fil des ans, ma mère commença, vers 1936, une psychanalyse avec le docteur René Laforgue. Il fallait se rendre à Paris et en revenir dans la journée. À

raison de deux séances par semaine, elle se fit analyser jusqu'au début de 1939. Toutes ses amies étaient en analyse. Quand elles se retrouvaient chez nous pendant les vacances, je surprenais parfois des bribes de conversation : il ne s'agissait jamais d'autre chose que de séances d'analyse, de rapports avec son analyste. Comme je l'ai déjà dit, ses cousines de Vienne, Margarethe et Marianne, les filles du Dr Oskar Rie, étaient aussi en analyse. En passant par Londres, elles émigrèrent avec leurs maris à New York après l'*Anschluss*.

Au moment du Front populaire, mon père collabora à un hebdomadaire parisien de tendance socialiste, *La Flèche*. Il y publia des articles d'économie politique. Les rédacteurs, Louis-Émile Galey, Georges Izard, Gaston Bergery et d'autres, devinrent ses amis et fréquentèrent notre maison du Berry. Mon père publia deux livres : *La postérité s'impatiente* et *Le siècle dépose son bilan* où il critiquait la gestion économique de la France et proposait des solutions utopiques. Je les ai lus, il y a plus d'un demi-siècle, ils me semblaient délirants. Ils n'eurent pas d'effet retentissant ; depuis, je ne les ai jamais vus cités.

À la fin de son année à Harvard, mon père avait publié en anglais un petit livre intitulé *Business Organization*. Un jour, des ingénieurs russes, de passage à Paris, lui révélèrent que ce livre avait été traduit en russe et distribué dans toutes les entreprises industrielles de l'URSS. L'ambassade soviétique, auprès de laquelle il s'était enquis de ses droits d'auteur, lui fit savoir qu'effectivement une assez grosse somme de roubles se trouvait à sa disposition, mais qu'il ne pourrait pas sortir cet argent de l'URSS. Il devait le dépenser sur place.

Contrat signé avec les Allemands

Depuis quelque temps, mon père en avait assez de travailler pour le même employeur avec qui il ne s'entendait plus. Quand, en 1938, les directeurs de la Gutehoffnungshütte lui firent des propositions précises et alléchantes pour s'installer pendant deux ans comme ingénieur-conseil à leurs côtés, mon père en parla à ma mère et à nous, ses enfants. Il nous fit valoir que nous apprendrions l'allemand, qu'ensuite nous irions dépenser les roubles en Russie où nous pourrions également apprendre la langue et acquérir de superbes manteaux de fourrure. Son

enthousiasme ne fut pas contagieux. Nous invoquions une possible guerre avec l'Allemagne. Mon père était pacifiste. Il raisonnait : « Tout homme qui a vécu la guerre de 1914, qu'il soit allemand ou allié, n'acceptera jamais qu'on se livre de nouveau à pareil carnage. » Quand nous disions : « Mais Maman est juive, on ne peut pas se jeter dans la gueule du loup. » Il répondait : « Nous sommes belges, les Allemands ne peuvent rien contre nous. » La famille, les amis plaidèrent pour qu'il renonce. Rien n'y fit. Maman ne voulait pas refuser d'aller en Allemagne, car il menaçait d'y emmener les enfants sans elle. En désespoir de cause, ma mère se livra à une véritable partie de poker. Elle consentirait à le suivre à une condition : qu'il révèle à ses correspondants allemands l'origine juive de sa femme. Mon père accepta. Ma mère nourrissait le fol espoir que les Allemands mis au courant renonceraient au projet de nous faire venir en Allemagne. Ils enregistrèrent l'information, sans modifier leur proposition.

*

Wesel, petite ville rhénane

Maman s'inclina. Notre entourage, consterné, essaya en vain de raisonner mon père. Hitler ne cachait pas ses intentions d'envahir l'Europe. La guerre semblait inévitable. Les troupes allemandes entrèrent à Prague le 15 mars 1939. Après avoir fait nos bagages pour un séjour de deux ans : vêtements d'hiver, vêtements d'été, pour la neige, pour la plage, nous partîmes la mort dans l'âme à la fin du mois de mars. Nous quittions une maison à laquelle nous étions attachés, dont nous aimions les mystères et les ombres, pour une destination inquiétante. En fait, pour toujours.

Il était convenu que Maman, mon frère et moi, nous habiterions Wesel, petite ville sur la rive droite du Rhin, en amont de la frontière hollandaise et de Clèves, siège du légendaire château d'Elsa von Brabant, la fiancée de Lohengrin. Située en pleine campagne, Wesel n'était pas éloignée de la Ruhr, où devait travailler mon père. Le rythme de ses visites serait le même qu'en France : il passerait les samedis et les dimanches auprès de nous. Nous logeâmes chez une *Frau Weihrauch* (Mme Encens) qui habitait une petite maison avec un jardinet ; elle nous faisait à manger.

À peine arrivés, nous dûmes aller en classe, mon frère dans un lycée de garçons, moi dans un lycée de filles. On me prit à l'essai dans la classe qui correspondait à mon âge. J'étais bien entendu l'unique étrangère. Un seul de mes professeurs avait fait un séjour hors des frontières du Reich : le professeur d'anglais. La plupart des autres étaient désarmés devant cette élève qui comprenait mal leur langue, comme si le monde entier devait savoir l'allemand. Il me fallait beaucoup de temps pour déchiffrer un texte, et encore plus pour l'apprendre. Nulle en rédaction, nulle en dictée, nulle en récitation. Bien notée dans les lycées français, je me morfondais d'être la dernière

de la classe.

Depuis trois ans, depuis l'entrée en sixième, mon père me donnait des leçons de géométrie et d'algèbre le dimanche, leçons auxquelles assistait mon frère de dix-huit mois mon cadet. Mon père aimait les mathématiques, il tenait à nous faire partager sa dilection. À son avis, on ne savait pas enseigner cette matière dans les écoles. Nous étions fascinés. Ses cours n'avaient rien à voir avec ce que nous apprenions en classe. Les métaphores étaient brillantes, les raccourcis saisissants, cependant nous ne comprenions pas tout. Mon père passait au chapitre suivant. J'appris à me servir d'une règle à calculer, j'appris les logarithmes et les principes du calcul différentiel. Je me disais tant pis pour ce qui m'échappe, le principal c'est de suivre en classe.

Rétrospectivement, je reconnais que son initiation aux mathématiques m'a sauvé la face. Vis-à-vis des professeurs, dont j'étais la meilleure élève, et vis-à-vis des autres élèves, auxquelles j'inspirais le respect. La méthode utilisée par mon père avait consisté à briser préventivement dans mon cerveau immature tous les blocages que peut susciter cette discipline.

Pendant les heures de maths, les heures d'anglais, où j'étais évidemment meilleure que les autres, et les heures de dessin, je revivais. Pour le reste, je peinais, je souffrais et, sans m'en rendre compte, j'apprenais l'allemand. Quand arriva le mois de juillet, les trois professeurs auxquels je donnais satisfaction m'annoncèrent qu'avec beaucoup de mal ils m'avaient défendue et que j'étais définitivement admise dans la classe.

En Allemagne, on allait en classe le matin jusque vers treize heures trente, sauf le samedi et le dimanche. On disposait donc des après-midi pour s'adonner aux sports ou aux arts. À bicyclette, car elle n'avait pas d'automobile, Maman nous emmenait jouer au tennis ou monter à cheval à la campagne. J'étais sensible à la beauté de ce plat pays, de ce ciel immense que reflétait le Rhin à perte de vue. Je n'avais pas d'amis, Maman non plus. Mon père invita ma tante Bie et ses enfants à passer quelques semaines de l'été 1939 avec nous. Ensemble, nous fîmes une croisière sur le Rhin. Embarqués à Bad Godesberg, au sud de Bonn, nous remontâmes, jusqu'à Coblenche, le fleuve qui se resserrait et dont les rives s'escarpaient. Faisant escale dans les ravissantes bourgades qui jalonnent le Rhin, nous montions à pied ou à dos d'âne visiter les châteaux forts qui dominaient la vallée. Nous passâmes sous le rocher

du haut duquel la blonde Lorelei attirait les matelots. En août, nous séjournâmes au bord d'un lac, le Steinhuder Meer, près de Hanovre. Nous nagions et nous apprenions à manœuvrer un bateau à voile. Sur les eaux calmes de ce lac, j'ai vécu les derniers jours insoucians de mon enfance.

Tante Bie, Claire et Léon devaient rentrer fin août. Nous voyageâmes ensemble jusqu'à Wesel d'où ils allaient repartir pour Cologne et Bruxelles. La tension montait entre l'Allemagne et les Alliés. À Wesel, je déclarais à Maman que nous ne pouvions pas rester en Allemagne, que nous devions au moins nous replier à Bruxelles pour ne pas courir le risque d'être piégés en pays ennemi. Ma tante, qui approuvait mon raisonnement, nous invitait à habiter chez elle à Bruxelles en attendant que mon père revienne de France où il séjournait fin août. Si la situation s'apaisait, nous pourrions toujours retourner en Allemagne. Maman accepta finalement de quitter Wesel sans l'autorisation de son mari. On fit les malles en catastrophe et on se retrouva à Bruxelles le 1^{er} septembre, tandis que la Wehrmacht envahissait la Pologne. Le 3 septembre l'Angleterre puis la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne. La Belgique restait neutre.

*

Repli à Bruxelles

Tante Bie et Oncle Léon habitaient avec leurs enfants un petit hôtel particulier 3, rue d'Egmont à Bruxelles, dans un de ces immeubles étroits dont chacun des quatre étages comprenait trois pièces. Nous avions les nôtres au troisième.

Assez mécontent de voir ses projets contrariés par les événements et par notre initiative de quitter Wesel, mon père nous expliqua qu'il ne pouvait pas rompre son contrat, puisque c'était ainsi qu'il gagnait notre vie. Il retournerait donc sans nous en Allemagne, avec qui la Belgique n'était pas en guerre, et viendrait nous voir à Bruxelles toutes les trois ou quatre semaines pendant le premier trimestre scolaire, on aviserait ensuite. Persuadé qu'il s'agissait d'une guerre froide, sans combats, sans morts, qui ne durerait que quelques mois, il repartit pour la Ruhr.

On nous inscrivit dans les écoles que fréquentaient nos cousins. Je fus admise en quatrième au collège du Sacré-Cœur. Tout me semblait facile, parce que j'avais déjà suivi presque deux trimestres en quatrième au lycée de Bourges, et que je n'avais plus à me battre avec l'allemand. Mais il fallut me mettre au flamand. J'ignorais tout de cette langue. L'allemand, sa syntaxe et son vocabulaire, ajouté à l'anglais, qui faisait partie de mes connaissances récemment validées, me permirent de me débrouiller honorablement. Comme à Wesel, la religieuse, qui enseignait les maths, remarqua que j'étais la première à comprendre ses exposés. Elle me demanda de donner des cours de rattrapage aux deux ou trois camarades qui suivaient difficilement.

Mon père, qui honorait son contrat de travail en Allemagne, nous rendait visite à Bruxelles une fois par mois. Dans la Ruhr, il ne manquait pas de nourriture, de tabac, ni d'alcool, cependant le café faisait défaut. On pouvait l'acheter facilement en Belgique, mais un règlement allemand en interdisait l'importation. Au cours d'un de ces

voyages, mon père eut l'idée de faire fabriquer à Bruxelles une boîte en fer qu'il dissimulerait sous une banquette, lors de son prochain retour en Allemagne. Il avait pris les dimensions exactes : à peu près 70 cm × 40 cm × 10 cm. Il remplit la boîte d'environ dix kilos de café torréfié, enfonça le couvercle pour que l'odeur ne trahisse pas sa présence, et la plaça sous la banquette d'un compartiment voisin du sien. Arrivé à Cologne, il attendit que les passagers fussent descendus pour reprendre sa boîte et changer de train.

Fin novembre 1939, au cours de sa visite à Bruxelles, mon père nous annonça qu'il n'allait pas éternellement faire la navette et vivre seul en Allemagne. La situation ne changeait pas. Aussi devions-nous nous préparer à le suivre outre-Rhin. Il reviendrait passer Noël en famille et nous emmènerait, non plus à Wesel, mais à Düsseldorf. Il admettait qu'un haut lieu de culture, comme l'était cette ville, convenait mieux aux adolescents que nous devenions mon frère et moi. Je me rebellais, j'alléguais que nous serions en pays ennemi, que Maman était juive, bref, que j'avais peur. Il me trouva hystérique et m'offrit de rester seule à Bruxelles dans un pensionnat. Là, j'ai craqué, car l'idée d'être séparée de Maman, surtout en cas de conflit, me paraissait insupportable.

*

Retour en Allemagne

Non loin de l'*Altstadt*, la vieille ville de Düsseldorf, où naquit le poète Henri Heine, le Parkhotel, comme son nom l'indique, se trouve en bordure d'un beau jardin public, le *Hofgarten*. La Königsallee, lieu de promenade comparable à nos Champs-Élysées, commence devant l'hôtel, à deux pas de l'Académie des beaux-arts et de la rive droite du Rhin. Mon père y avait retenu des chambres. Nous arrivâmes pour la Saint-Sylvestre veille du Nouvel An 1940. En quelques jours, mes parents trouvèrent une pension de famille convenable, Feldstrasse 59, de l'autre côté du *Hofgarten*, dans un quartier résidentiel. Elle était tenue par la famille Bisges, le père, boucher, pourvoyait en nourriture, la mère, aidée de sa fille, cuisinait pour une douzaine de pensionnaires. Tous les trois étaient obèses. Nos chambres se trouvaient au deuxième étage. Les pensionnaires prenaient leurs repas autour de la grande table ovale de la salle à manger, au rez-de-chaussée. Comme souvent dans les maisons individuelles en Rhénanie, le salon se trouve côté rue, tandis que la cuisine et la salle à manger, prolongée d'une véranda, donnent sur le jardin. Cette dernière abritait trois ou quatre plantes vertes entre lesquelles était installé un poste de radio, de la taille d'une télévision actuelle. Hitler et Goebbels, pour ne citer qu'eux, parlaient régulièrement aux heures de grande écoute et leurs discours étaient retransmis sur toutes les ondes du Reich. Il arrivait qu'on passe un repas entier à subir le matraquage de la propagande nazie, sans dire un mot. Prudents, les tenanciers de la pension n'exprimaient pas d'opinion. Quant aux pensionnaires, ils ne livrèrent leurs pensées qu'au fil des mois. Il s'agissait de quelques célibataires auxquels nous servions de distraction. L'Allemagne d'avant la guerre n'attirant pas les étrangers, notre présence leur semblait exotique comme notre manière de parler l'allemand. Maman, dans sa jeunesse, avait appris la langue de son père

pendant les vacances passées auprès de ses oncles et tantes en Autriche. Ignorant les cas et les genres, elle parlait assez couramment pour avoir de vraies conversations qui lui permirent de faire un tri parmi les pensionnaires.

Comme à Wesel, j'allais en classe le matin, j'éprouvais toujours de la difficulté à lire et à écrire les caractères gothiques, à apprendre par cœur l'allemand. Comme à Wesel, je me rattrapais en maths, en dessin et en anglais. Toutefois, les professeurs et les parents d'élèves étaient moins provinciaux. Certains avaient voyagé. On m'invita à goûter, je me liais d'amitié avec quelques camarades de classe. Parce que j'aimais dessiner, mes parents m'inscrivirent dans une école d'art, la Kunstschule Carp, dont j'étais la plus jeune élève. Je suivais les cours trois après-midi par semaine. Debout, devant un chevalet, je dessinais des portraits ou des corps en mouvement, d'après les modèles, hommes, femmes ou vieillards, qui posaient nus sur une estrade au milieu de l'atelier. Le professeur, un homme d'une cinquantaine d'années qui boitait légèrement, commentait le travail de chaque élève, lui donnait des conseils. Je me servais de fusains, plus tard je m'essayais aux pastels. En dessinant d'après nature, j'apprenais à regarder.

Nous étions installés à Düsseldorf depuis un peu plus de trois mois quand les Allemands occupèrent le Danemark et attaquèrent la Norvège le 9 avril 1940. Le dimanche suivant, en promenade familiale le long du Rhin, mon père nous dit qu'en remontant le fleuve on arriverait à Bâle, qu'il était peut-être temps de chercher refuge en Suisse. J'étais sidérée. Mon père venait de reconnaître qu'il s'était trompé. Il nous laissa entendre qu'il réfléchissait à la possibilité de quitter l'Allemagne.

Incarcération de mon père

Le 10 mai 1940, dans la matinée, les deux ingénieurs avec qui mon père travaillait arrivèrent à la Feldstrasse pour parler à ma mère. Ils l'informèrent que mon père, considéré désormais comme un ennemi, puisque les Allemands étaient entrés en Belgique, avait été appréhendé par la police au petit jour et emmené en prison. Ma mère voulait agir immédiatement pour le faire libérer. Les ingénieurs lui conseillèrent, étant donné ses origines juives, de se tenir tranquille. Mon père ne

toucherait plus de salaire, puisqu'il ne pouvait plus travailler. La direction de la Gutehoffnungshütte consentait toutefois à verser à ma mère une petite allocation pour lui permettre de vivre, mais qui ne suffirait pas à payer la pension de famille.

Ma mère savait qu'elle n'avait que deux cordes à son arc. Elle parlait, lisait et écrivait parfaitement l'anglais et le français. Aussi alla-t-elle offrir ses services à la Berlitz School. Plusieurs professeurs avaient été mobilisés, on prit ma mère à l'essai. Bientôt, elle donnait jusqu'à dix heures de cours par jour et rentrait exténuée le soir. Grâce à son travail, nous pûmes rester dans la pension. Mais il fallait que je renonce à l'école de dessin. Je m'y rendis donc et demandai à parler à Mme Carp, la directrice. Elle fut touchée par cette enfant, de quatorze ans à peine, racontant que son père incarcéré ne pourrait plus payer l'école. Elle me dit qu'elle allait consulter le professeur. À la fin de l'heure, elle m'appela dans son bureau et proposa de me garder comme élève non payante à condition que je serve de modèle un après-midi sur trois. Voyant mon hésitation, elle me rassura. Non, je n'aurais pas à poser nue, j'interpréterais certains mouvements pour le cours de croquis.

Dans l'atelier, tout le monde m'entoura. Je devins l'amie d'une étudiante de quatre ans mon aînée, Johanna Ebbecke. Elle habitait à deux pas de la pension, nous traversions souvent le *Hofgarten* ensemble. Dans la rue, les passants se retournaient, frappés par sa beauté. Elle se maria, quitta l'école. Nous devions nous retrouver en 1944 quand ses parents nous offrirent l'asile dans leur résidence à Bonn.

Abreuvés pendant les repas des nouvelles qu'annonçaient triomphalement les communiqués allemands, nous écoutions, dans nos chambres à l'abri d'une couverture, les émissions de Londres qui étaient souvent brouillées. Mais, à certaines heures, tôt le matin, on les entendait clairement. Dans les moments les plus sinistres, les voix de De Gaulle et de Churchill nous redonnaient l'espoir qu'un jour la guerre finirait.

Les bombes de la Royal Air Force

Maman travaillait dur, j'allais à la Gudrun Schule le matin, à la

Kunstschule Carp l'après-midi, je peinais sur mes devoirs, et la nuit retentissaient les sirènes. Il fallait se lever, en plein sommeil, s'habiller, descendre à la cave, remonter une heure après pour redescendre, une seconde fois, si elles se redéclenchaient. Les aviateurs anglais, qui volaient dans le ciel en lâchant des bombes, suscitaient en nous des sentiments contradictoires. Nous les bénissions d'attaquer le territoire allemand, nous admirions leur courage quand, dans les faisceaux croisés des projecteurs, nous apercevions un parachute ouvert, cible des tirs antiaériens, mais nous n'en pouvions plus de ne pas dormir. Au sol, la police savait exactement combien de bombardiers avaient été abattus, combien d'aviateurs anglais ne regagneraient pas leur base. Les morts, comme les vivants, il fallait les retrouver. Aussi la police cherchait-elle dans toutes les cachettes possibles. En premier lieu, chez les quelques ressortissants étrangers répertoriés dans la ville. La Gestapo fit une descente chez ma mère. Elle fouilla sa chambre, découvrit des cravates dans une armoire. Elles appartenaient à mon père, mais les policiers refusèrent de le croire. Ma mère fut convoquée à la police, elle se savait désormais surveillée. On lui confisqua son passeport américain et son passeport belge sur lequel ses enfants étaient inscrits. En échange, les autorités allemandes délivrèrent à chacun de nous un *Ausweis*, ou papier d'identité. Pour l'établir, deux gendarmes du commissariat me soumirent à un interrogatoire ; ils remplissaient un formulaire dont la dernière question provoqua leur hilarité tellement elle leur semblait incongrue : « Vous n'avez pas de sang juif ? – Non. – Jurez-le ! – Je le jure. – Signez là ! »

Entre-temps, mon père avait été transféré dans un camp, non loin de Stuttgart, avec des civils belges et autres. Ils menaient une vie très inconfortable, recevaient des paquets de la Croix-Rouge qui les nourrissaient un peu, cependant ils ne furent pas maltraités. Nous avons reçu quelques cartes de sa main, les nôtres lui arrivèrent aussi, mais, étant censuré, le courrier prenait des semaines avant de parvenir au destinataire.

Vers la mi-octobre 1940, plus de cinq mois après son incarcération, mon père fut libéré, on lui rendit l'argent qu'il avait sur lui au début. Il partit à la gare avec d'autres libérés, monta dans un train pour Düsseldorf où il arriva au milieu de la nuit. Aucun lampadaire n'éclairait les rues pendant la guerre. Aucun taxi n'attendait à la gare qui se trouvait à plusieurs kilomètres de la pension. Mon père marcha,

tomba dans des cratères qu'avaient creusés les bombes anglaises, se prit les pieds dans des bottes de paille que l'armée plaçait pour protéger certaines statues. Il arriva où nous habitions, réveilla tout le monde. Ce fut un miracle de le voir revenir. Les étrangers civils appréhendés le 10 mai avaient été mis hors d'état de nuire par mesure de prudence, au moment de l'offensive vers l'Ouest. En octobre, l'armée allemande régnant sur les pays occupés, ces étrangers civils ne présentaient plus de danger. Mon père fut repris par la firme allemande qui l'employait, mais n'eut plus le droit de pénétrer dans les locaux de l'aciérie où on fabriquait du matériel militaire. On lui loua une chambre en ville et on le pria, moyennant un salaire de base, d'inventer de nouvelles machines en attendant que revienne la paix.

Pendant sa détention, mon père avait changé. Les raisonnements pacifistes, qu'il nous tenait encore au début de l'année 1940, s'étaient écroulés devant les événements. L'admiration qu'il éprouvait pour la gestion nazie de l'économie en Allemagne s'estompa. Il comprit que l'éradication du chômage, de la famine, des taudis, comme la création d'autoroutes et l'accession pour tous aux sports et au plein air, n'étaient que la face riante d'un régime totalitaire. La conviction des nazis d'appartenir à une « race supérieure » à laquelle devait se soumettre toute l'Europe, mon père ne pouvait l'accepter. Depuis 1933, les dirigeants nazis tenaient des discours impérialistes, mais mon père s'en moquait, pensant qu'ils relevaient de la démagogie. Il s'était trompé. Désormais, il mettait tous ses espoirs dans les Anglais pour vaincre les nazis. Mais contre les Allemands individuellement, mon père n'éprouvait pas de haine, ni ma mère, ni mon frère, ni moi-même. Ni les Allemands, à notre rencontre.

Mes rapports avec lui devinrent plus normaux. Depuis Munich, j'avais perdu confiance en son jugement. Quand, pour la troisième fois, il me fit entrer en Allemagne fin décembre 1939, je considérai qu'il était un homme dangereux, dont il fallait se détacher. Mais je fus attendrie par son internement et très émue de le retrouver ensuite. Maintenant, nos pendules indiquaient la même heure.

Mon père ne put s'empêcher d'admirer le courage de ma mère en son absence. Elle s'était révélée chef de famille responsable. Il la traita avec plus de respect. Moi-même, j'avais regagné confiance en elle. Notre situation de citoyens piégés en territoire ennemi s'était dégradée depuis le 10 mai, mais, paradoxalement, l'atmosphère familiale était

assainie.

La beauté de la langue allemande

Si la langue allemande me semblait de moins en moins rébarbative, le programme de ma classe devenait plus ardu. À l'automne 1940, le cours de littérature traitait des poètes allemands du Moyen Âge, en particulier Walther von der Vogelweide. Il fallait le lire en vieil allemand. Pendant les repas pris en commun à la pension Bisges, un des célibataires, le docteur Treisbach, me demandait souvent des nouvelles de mes études. Je lui avouais mon nouveau souci, à savoir la lecture du vieil allemand qu'à première vue je ne comprenais pas. Fêru de littérature, il proposa à ma mère de m'aider, après le dîner, à déchiffrer les textes difficiles. Elle accepta avec gratitude.

Avocat d'affaires d'une trentaine d'années, le docteur Treisbach était originaire de Francfort, où il retournait voir sa mère tous les vendredis soirs. Il se confiait peu, ne souriait guère, j'appris seulement qu'il avait été fiancé avant la guerre et que, pour des raisons obscures, les fiançailles avaient été rompues.

Un soir sur deux, après le repas, je frappais à sa porte avec mes cahiers et livres de textes. Nous lisions ensemble et nous nous arrêtions quand j'avais du mal à comprendre. Pour me faire saisir le sens d'une expression, il partait toujours de l'étymologie, citait des exemples dérivés du même radical et encore usités dans la langue actuelle. Peu à peu, la lumière se faisait, j'apprenais la langue à partir de ses racines. J'y pris un plaisir croissant. Les explications que me donnait si généreusement le docteur Treisbach me permirent de lire et d'écrire l'allemand couramment. Pour mes quinze ans, en mars 1941, il me fit cadeau des mémoires de jeunesse de Goethe, *Dichtung und Wahrheit* (*Poésie et Vérité*), livre magnifique qui m'enthousiasma au point de m'en faciliter la lecture. Les leçons se poursuivirent jusqu'en été, lorsqu'il fut appelé sous les drapeaux. Rompant le pacte germano-soviétique, Hitler avait attaqué l'URSS en juin 1941, il fallait de nouvelles troupes pour se battre à l'Est. L'année suivante, à l'occasion d'une permission, le docteur Treisbach nous fit signe. Je n'oublierai jamais son mouvement de recul en me voyant. À seize ans, je n'étais pas encore adulte, mais

j'avais perdu mon aura d'enfant. Qu'est devenu cet homme qui m'a fait aimer la langue allemande ?

Vacances d'opérette

Comme nous n'avions pas quitté Düsseldorf depuis un an et demi, mes parents profitèrent des vacances d'été 1941 pour nous emmener en villégiature à Sankt Gilgen, au bord du Wolfgangsee, un lac dans les Alpes autrichiennes près de Salzbourg. L'épouse d'un camarade d'internement de mon père nous loua des chambres de sa maison à la façade décorée. Dans ce cadre d'opérette, où les hommes portaient des culottes de peau, les femmes des robes traditionnelles au corsage ajusté, décolleté, et d'amples jupes froncées à la taille agrémentées d'un petit tablier, nous passâmes deux semaines loin des sirènes et des bombardements. On nageait, on naviguait en bateau à voile autour du lac, jusqu'à l'auberge du Cheval-Blanc, rendue célèbre par Franz Lehár, ou bien on se promenait.

Vue sur le Rhin

En rentrant à Düsseldorf nous nous installâmes dans un appartement en location, de quatre pièces, au nord de la ville en bordure du Rhin, Alte-Garde-Ufer, 15 (après la guerre, cette voie a retrouvé son ancien nom : Cecilienallee). Nous pensions nous éloigner des continuels bombardements du centre-ville. Mais, quelques mois plus tard, les bombardements s'intensifièrent et touchèrent aussi les quartiers périphériques. Mes parents ne se rendaient pas bien compte des difficultés du ravitaillement quand nous vivions dans la pension. Il fallut faire des queues pour les pommes de terre, le pain et le reste de l'alimentation rationnée et distribuée moyennant tickets. Nous n'avions aucune aide domestique, nous lavions le linge, y compris les draps, dans notre baignoire, sans vrai savon, avec des cristaux de soude. Mais nous avions plus de place et d'intimité.

Au mois de novembre 1941, Hitler dut battre en retraite de quatre-

vings à cent kilomètres sur le front russe. Il renonça à prendre Moscou. Ce premier échec militaire fut une véritable bouffée d'oxygène pour ceux qui souhaitaient sa défaite. Dans le salon, nous avons affiché une carte sur laquelle nous marquions à l'aide d'épingles les positions allemandes et russes. En décembre, après Pearl Harbor, l'entrée des États-Unis dans la guerre renforça nos espoirs. Nous ne savions pas qu'il faudrait tenir le coup encore trois ans et quatre mois pour qu'ils se réalisent.

Décollement d'une rétine

Vers le mois de mai 1942 ma mère éprouva un malaise, elle ne voyait plus clair. L'ophtalmologiste consulté diagnostiqua un décollement de la rétine. Il proposa de l'opérer dans le service hospitalier de l'université, dont il était le chef. À cette époque, ne disposant pas encore du laser qui permet de souder les déchirures de la rétine, on devait les recoudre. Le malade restait ensuite allongé sur le dos pendant plusieurs semaines, portant des lunettes noires opaques, jusqu'à la cicatrisation.

Le professeur d'ophtalmologie s'appelait Curtius. Ma mère, passionnée par *À la recherche du temps perdu*, avait lu le livre d'Ernst Robert Curtius sur Proust. Elle demanda donc au médecin s'il était parent de l'essayiste. C'était le cas. S'ensuivirent des conversations sur les lettres françaises, parfois à mots couverts touchant la politique, qui valurent à ma mère l'amitié du médecin.

L'hôpital se trouvait au sud de la ville, très loin de notre domicile. Il fallait néanmoins que j'aie à visiter ma mère tous les après-midi ; comment abandonner quelqu'un qui ne peut ni voir ni bouger ? Un jour, la mère d'une de mes camarades de classe se dévoua pour rendre visite à ma mère et me permettre de rester à la maison. Ma mère la reçut avec plaisir et lui demanda après quelques minutes si elle était enceinte. La dame s'étonna : « Comment avez-vous pu le deviner ? » Ma mère, qui derrière les lunettes noires n'y voyait rien, lui répondit : « Votre voix a changé, j'ai observé ce changement chez les femmes enceintes. » Pour compenser sa cécité, ma mère avait développé l'ouïe, l'odorat et le toucher. Elle devinait le monde.

Je prenais le tram, mais un jour sur deux une longue alerte interrompait le voyage pendant au moins trois quarts d'heure. Les vagues de bombardiers anglais, auxquels se joignaient désormais les Américains, nous survolaient quotidiennement pour pilonner les villes de l'intérieur, ce qui désorganisait aussi la vie scolaire. Quand je revenais dans notre quartier, je me dépêchais de faire les courses, une fois rentrée à la maison, j'attaquais la lessive, le repassage ou le ménage, puis je préparais le dîner. Avant de partir pour le lycée, je devais parfois faire la queue quand il y avait distribution de pommes de terre, ou simplement pour acheter du pain. Mon père arrivait tous les vendredis soirs avec une valise pleine de linge sale qu'il fallait laver et repasser pour le dimanche. La vaisselle finie, j'ouvrais mon cartable pour faire mes devoirs. Je m'endormais souvent avant d'avoir terminé. Les professeurs s'en plaignirent, comme de mes absences qui n'étaient pas suivies d'un mot d'excuse. Convoquée par le directeur du lycée, je lui racontai comment j'employais mes journées. Mon récit dut l'ébranler car je l'entendis marmonner : « Je suis un père de famille. » Il promit que les professeurs ne m'ennuieraient plus.

Orphelins provisoires

En vivant comme des orphelins, mon frère et moi nous faisions rêver les camarades de classe et les enfants du quartier. Dans leur esprit, nous jouissions d'une totale liberté. Par la force des choses, mon frère se trouvait sous ma tutelle, ce qui le révoltait. Quand nous n'étions pas d'accord, il me jetait à terre, me tirait par les cheveux, tandis que les fenêtres ouvertes laissaient passer mes cris. Alertés, les voisins téléphonaient pour nous rappeler à l'ordre, nous leur faisions pitié. Régulièrement un camarade ou un autre nous apportait un plat de fraises, cueillies dans un jardin, un flan, un bouquet de lilas. Un ami de mon frère, Gerd Bors, me prêta même la bicyclette de sa mère, sans le lui dire. Je dus lui faire des remontrances pour qu'il demande la permission à Mme Bors qui la lui donna. M. Bors était le patron d'une fabrique d'outils, il envoyait régulièrement à ses ouvriers partis faire la guerre des colis assortis de lettres. Quand les Allemands reculèrent sur le front russe, il leur écrivit pour leur dire de ne pas perdre courage, la

guerre finirait bientôt et on serait débarrassé des nazis. Les autorités interceptèrent une des missives. Il fut emprisonné. Ses fils se sentaient proches de nous.

M. Bors appartenait à un groupe catholique, farouchement hostile au régime hitlérien. Ce n'était pas rare à Düsseldorf. Le théâtre municipal donna une pièce intitulée, me semble-t-il, *Heinrich der IV.*, d'un auteur contemporain qui, en termes injurieux, se moquait de la papauté au temps de Barberousse. Plusieurs élèves de ma classe décidèrent d'assister au spectacle pour le huer à la fin, à l'aide de sifflets. Je me joignis à elles. À l'époque, on citait le cas de l'évêque de Münster qui, du haut de sa chaire, avait critiqué le régime nazi. Ces manifestations isolées furent sans conséquence, mais elles montrent que régnait, chez les catholiques rhénans, un esprit de résistance différent de l'attitude du pape Pie XII vis-à-vis du nazisme.

Maman n'y voyait presque plus, l'opération avait échoué. Désolé, le professeur Curtius proposa de recommander ma mère à un collègue d'Utrecht, spécialiste des opérations de la rétine. Il se chargeait de faire les démarches auprès des autorités allemandes afin que ma mère puisse quitter le territoire, le temps d'une opération. Ma mère n'avait pas le choix, c'était sa seule chance de recouvrer une partie de sa vue. Elle partit pour les Pays-Bas en juillet 1942. Avec mon père nous retournâmes à Sankt Gilgen pendant deux semaines. Un jour que nous naviguions mon père, mon frère et moi, à bord d'un petit voilier sur le Wolfgangsee, une tempête se leva, la grande voile se déchira. Nous dérivâmes des heures sous une pluie battante au milieu du lac. Il fallut attendre qu'un bateau vienne nous remorquer.

À Düsseldorf, les bombardements massifs, répétés, rendaient la vie très difficile. Nous n'avions plus une seule vitre. Les courants d'air nous obligeaient à tenir les portes fermées en permanence. Nous ne pouvions envisager de passer l'hiver sans vitres. Or leur remplacement ne sert à rien quand les bombardements continuent. Ma mère, qui depuis la deuxième intervention avait recouvré une partie de sa vue, décida de quitter Düsseldorf pour fuir les bombes. Mes parents trouvèrent un petit hôtel à Gerolstein, dans les collines de l'Eifel à proximité de la frontière luxembourgeoise. Nous nous y installâmes au mois d'août 1942.

Les collines de l'Eifel

Je ne crois pas que la grande-duchesse de Gerolstein, héroïne d'Offenbach, ait un quelconque rapport avec la bourgade où je vécus un peu plus d'un an et demi. De son unique hôtel, l'hôtel des Dolomites, qui nous abrita quelques semaines et qui était situé en contrebas d'une falaise, on avait vue sur l'étroite vallée parcourue par la voie ferroviaire reliant Trèves à la rive gauche du Rhin. Les collines qui bordaient l'horizon s'élevaient à quelque sept cents mètres.

Étant donné la distance qui nous séparait de la Ruhr, mon père espacerait ses visites. Quant à mon frère, à la veille de ses quinze ans, l'idée le révoltait d'être élevé par deux femmes. Rétrospectivement, je pense que l'absence d'un père le heurtait plus encore. Il accepta d'être pensionnaire dans un lycée de garçons à Bad Godesberg, au sud de Bonn, et de nous rejoindre en fin de semaine. Moi, j'allais poursuivre ma scolarité au *Gymnasium* de Prüm, vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Gerolstein. Ce qui impliquait de prendre le train omnibus vers six heures trente à l'aube et de revenir vers trois heures l'après-midi. Des prisonniers russes réparaient les voies du chemin de fer, changeaient les traverses. On les reconnaissait aux calots ronds, de couleur claire, qui couvraient leur tête et aux bottes faites de papier journal maintenu par des cordelettes qu'ils portaient aux pieds par les plus grands froids.

Ancien séminaire de l'abbaye bénédictine Saint-Sauveur, le lycée de garçons acceptait depuis peu les filles. Il flanquait une magnifique église baroque, construite en 1740 par Balthasar Neumann, sur les restes d'une église romane où était enterré le petit-fils de Charlemagne, Lothaire I^{er}, (795-Prüm 855) empereur d'Occident, auquel est encore consacré un pèlerinage. Entre l'arrivée de mon train et l'ouverture de l'école, je me réfugiais sous ses colonnes pour admirer les voûtes et les proportions majestueuses de l'édifice.

Le directeur du lycée était un haut fonctionnaire du Parti national-socialiste, mais les professeurs, pour la plupart, avaient été mutés en guise de punition : *strafversetzt*. J'ignore la raison de leurs mutations, il est toutefois probable qu'ils avaient été politiquement incorrects. Leur côté cinglé ne pouvait que me plaire, il ajoutait à l'atmosphère intemporelle du lieu.

Vestige, peut-être, de l'ancien séminaire, le latin était enseigné dès le début du secondaire. Je n'en avais jamais fait, j'y retrouvais cependant les racines du français. Un vieux professeur, pour me permettre de rattraper le niveau des élèves de ma classe, accepta de me donner des leçons particulières. Il était adorable, pleurait pour un oui ou un non, j'essayais de le reconforter, mais j'étais prise de court.

Le professeur de mathématiques, qui me chargeait de donner des cours aux élèves en difficulté, se moquait parfois de mes tenues vestimentaires. Il faut dire que j'étais habillée comme l'as de pique, je n'y pouvais rien, il faisait tellement froid. Pendant les mois d'hiver, j'arrivais à l'école vêtue d'une culotte de cheval à basanes, lacée aux mollets, qui avait appartenu à ma mère. Aux jambes, des chaussettes hautes de mon père et aux pieds d'anciennes bottes de ski de mon frère, que remplacèrent bientôt les bottes en cuir rouge à petit talon ramenées de Mongolie. Le prof s'étant payé ma tête, je lui avais répondu vertement, et lui d'enchérir : « Toi, il ne te manque que la cravache ! » Souvent, nous nous accrochions, mais il était le professeur principal de ma classe, je devais en tenir compte ; de même qu'il ne pouvait se passer de moi, sa meilleure élève, qui faisait travailler les moins doués. Par la suite, je sus qu'il buvait pour oublier ses malheurs.

Quant au professeur qui assurait les cours d'histoire et d'allemand, après quelques tentatives pour se faire écouter, il baissa les bras, demanda à ceux qui voulaient bavarder de s'installer au fond de la classe, tandis qu'il faisait cours à Liselotte et à moi, fascinées par son exégèse de la seconde partie du *Faust* de Goethe. Ces trois hommes, on les sentait brisés.

Mes parents n'avaient pas les moyens de vivre à l'hôtel. Nous campâmes quelques semaines, ma mère et moi, dans une chambre sans chauffage ni eau courante. Le matin, il fallait allumer la bouilloire électrique, puis verser de l'eau chaude pour faire fondre la glace que contenait la cruche avant de se livrer à une toilette minimale dans la baignoire. Enfin, nous nous installâmes dans trois pièces meublées.

Les nouvelles du front russe chauffaient nos cœurs. Le siège de Stalingrad et la reddition des Allemands début 1943, les débarquements successifs des Alliés en Italie : ces événements étaient nos seuls repères. Ceux qui n'ont pas vécu en Allemagne avec les civils allemands ou avec les soldats de la Wehrmacht ne peuvent pas imaginer le choc que causa la défaite de Stalingrad dans la tête des Allemands. Qu'ils aient été nazis, ou contre le nazisme, la victoire des armées allemandes en 1940 les avait grisés. Et voilà qu'ils apprenaient, à mots couverts par la radio mais dans toute son ampleur par les faire-part de décès de leur entourage, que l'armée allemande venait de subir de lourdes pertes, qu'elle n'était pas invincible, qu'elle battait en retraite. À mon sens, les historiens n'accordent pas l'importance qu'il mérite à ce bouleversement dans l'esprit du peuple allemand : il avait cessé de croire en la victoire.

Pour mon père, ses projets de nouvelles machines avaient perdu toute réalité. On le sentait désœuvré. Quand il arrivait chez nous, il buvait de la bière et se couchait pour dormir des heures. Il monologuait ensuite. Rétrospectivement, je pense qu'il présentait les signes d'une dépression, dont il ne se remit jamais.

Démêlés avec la foi

Avant Pâques 1943 j'allais me confesser au curé qui, m'observant derrière la grille de bois, me posa des questions d'une rare indiscretion concernant ma conduite avec les garçons. Je répondais : « Non, je ne fais pas ça. » Il insista, me traitant de menteuse. Je finis par me lever et lui dire que je me passerai de son absolution. Il céda, m'ordonna de réciter je ne sais combien de prières, tandis que je me jurais de ne jamais plus mettre les pieds dans un confessionnal.

À peine rétablie de ses opérations, ma mère se trouvait seule, sans occupation, ne connaissant personne dans cette bourgade de Gerolstein. Elle lisait, elle méditait. Peut-être perdait-elle un peu courage. Un jour elle me demanda un grand service : « Je connais les lois de l'Église catholique, je sais qu'en cas de force majeure une personne baptisée a le droit d'en baptiser une autre. Accepterais-tu de me baptiser ? » En faisant partie de la communauté catholique, elle se

sentirait apaisée. Je demandais à réfléchir. J'avais perdu la foi, mais j'aimais ma mère. Je fis donc un immense effort pour croire à mes paroles le temps de la baptiser.

Le baccalauréat allemand

Pendant mon année de terminale à Prüm, le programme comportait un cours d'histoire de l'art. Le professeur était une jeune femme, mère d'enfants en bas âge, qui avait probablement souhaité un poste hors des grandes villes à l'abri des bombardements. Son but était de nous apprendre à regarder un tableau, à en analyser la composition. Elle faisait circuler dans les rangées la reproduction d'un tableau de maître, que nous devions décrire en dix minutes. *La Ronde de nuit* de Rembrandt, *La Naissance de Vénus* de Botticelli, entre autres. Je parlais l'allemand sans fautes et sans le moindre accent étranger, mais à l'écrit j'avais peur de m'aventurer dans de longues phrases comme les aimait Kleist. J'optai donc pour un style télégraphique qu'appréciait notre professeur. Il lui arriva de lire ma copie devant la classe. Pour m'encourager, elle me fit cadeau d'un recueil de poèmes de Klabund (1890-1928), écrivain minimaliste allemand, dont les livres étaient interdits sous le Troisième Reich.

La dernière année de biologie était consacrée à l'étude des « races ». Voulant tester la théorie, le professeur me fit venir devant la classe pour mesurer la longueur, la largeur de mon crâne et d'autres parties de mon squelette. Il m'avait choisie parce que j'étais belge et les Belges sont censés appartenir à la « race dinarique ». Ô joie, mes mesures correspondaient aux chiffres indiqués. La *Mischling*, la bâtarde que je suis, aurait aimé pouvoir dire ce qu'elle pensait de leur théorie des « races ».

Un matin, pendant les derniers jours de ma scolarité, je croisais devant l'église le directeur du lycée, dignitaire du Parti national-socialiste toujours vêtu de l'uniforme. En tant qu'élève, j'aurais dû le saluer d'un *Heil Hitler* ! le bras droit levé. Pour éviter de faire le geste et prononcer les paroles, je mis dans ma bouche le quignon de pain sec que je gardais dans ma poche comme coupe-faim. En signe de respect, j'inclinai la tête. Pendant la récréation, je fus appelée chez le directeur.

La peur au ventre, j'entrais pour la première fois dans son bureau. Le luxe de cette pièce contrastait avec la sobriété de l'établissement qui conservait un caractère monacal. Couverts de boiseries, les murs encadraient une baie vitrée donnant sur la forêt. Sur une épaisse moquette bleu vif, reposaient deux fauteuils club gainés de cuir fauve. Le directeur, debout devant la fenêtre, derrière son bureau, fumait un gros cigare dont la fumée s'était stabilisée à mi-hauteur de la pièce. Il me pria de m'asseoir et me fit un cours sur les règles de la politesse. Ainsi, j'étais devenue *eine junge Dame*, une jeune dame (j'allais avoir dix-huit ans), c'était donc à lui à me saluer en premier quand nous nous croisions.

L'Abitur, le baccalauréat allemand, nous devions en passer les épreuves début février 1944. Les jeunes hommes étant tous mobilisés, il ne restait que huit filles dans ma classe. Le professeur de mathématiques se faisait du souci pour Liselotte, élève douée en lettres mais bloquée en maths. Le matin des épreuves écrites, il m'attendait devant l'école où j'arrivais toujours de bonne heure, venant de la gare. Il me prit à part, me donna le problème que nous aurions à résoudre et me demanda d'en révéler la solution à Liselotte pour éviter qu'elle n'ait une note rédhitoire en maths. Ce que je fis. Au déjeuner qui suivit la proclamation des résultats, il me dit que j'étais une brave fille.

Une fois passé cet examen qui clôt la scolarité, une jeune fille devenait étudiante ou bien elle était enrôlée dans l'*Arbeitsdienst*, le travail obligatoire, en fait dans la fabrication de munitions. Il fallait impérativement que je m'inscrive à une université, si possible en faculté de médecine ce qui me tentait le plus.

Au fait de mon problème, Johanna Ebbecke, mon amie de la Kunstschule Carp à Düsseldorf, devenue veuve entre-temps, m'avait proposé de venir habiter à Bonn, chez ses parents. Son père était titulaire de la chaire de physiologie de la faculté de médecine. Ils habitaient l'Institut de physiologie, Nussallee 11. Trois de leurs quatre enfants ayant quitté le domicile familial, les parents de Johanna craignaient qu'on ne loge chez eux des sans-abri devenus nombreux depuis les grands bombardements. Ma mère et moi étions ravies de pouvoir habiter un si bel endroit. Je fis une demande d'admission à la faculté de médecine. Quelques semaines plus tard, fin mars 1944, je reçus une lettre m'annonçant que ma demande était rejetée pour des raisons de principe, *grundsätzlich abgelehnt*. Ce qui ne voulait rien dire,

puisqu'on ne donnait pas la raison. Ma mère décida qu'il fallait risquer le tout pour le tout et nous rendre à Berlin, au ministère qui avait émis cette réponse.

Les trains circulaient surtout la nuit, quand ils risquaient moins d'être bombardés. À l'aube, nous arrivâmes à Berlin. Je n'avais jamais vu tant de ruines. Le ministère auquel nous devions nous adresser s'était replié dans les combles d'un immeuble. Un fonctionnaire nous reçut. Sans chercher à justifier le refus, il m'accorda une autorisation par écrit. Au fond, il s'en fichait éperdument. Le lendemain, de retour à Bonn, après une seconde nuit en train, nous annonçons la nouvelle à la famille Ebbecke. Pendant tout le voyage, nous nous étions nourries de pommes.

*

L'Institut de physiologie

Étudiante en médecine

Les parents de Johanna se montrèrent généreux. Dans leur résidence, ils mirent à notre disposition, sans contrepartie financière, deux chambres et une petite salle de bains au rez-de-chaussée, en nous permettant d'utiliser la cuisine. Eux-mêmes n'y entraient presque jamais, étant servis par Martha qui gouvernait la maison. Martha n'avait pas quarante ans, elle parlait à son chat, Maman devint son second interlocuteur. Nous apercevions rarement *Herr Professor* et son épouse. Ils habitaient le premier étage, où se trouvait l'atelier de peinture de *Frau Professor*, c'est ainsi qu'on appelle l'épouse d'un professeur. Aux murs, j'admirais les portraits aux pastels qu'elle avait faits de ses enfants et de son mari. *Herr Professor* passait ses journées dans l'Institut de physiologie, attendant à la résidence. Pour se détendre, il jouait du violoncelle. Plus âgés que mes parents, ils vivaient en retrait, un peu déconnectés de la réalité. J'entendis un jour le professeur dire qu'il ne s'était jamais inscrit au Parti national-socialiste, mais qu'il n'en était pas moins un bon patriote.

De mars à juillet 1944, dans de grands amphithéâtres, je suivis les cours de médecine de première année préclinique. Je me liai à quelques étudiants, mais je n'avais pas la tête à étudier. Nous étions suspendus aux informations qu'émettait la BBC. Depuis quelques mois, l'écoute de radios étrangères était passible de la peine de mort. Comme d'habitude, le 6 juin, Maman écouta Londres de très bonne heure. Les Alliés avaient enfin débarqué en Normandie. Elle préparait notre petit déjeuner à la cuisine quand Martha survint pour s'occuper de celui de nos hôtes. Maman ne put s'empêcher de lui raconter le débarquement. Martha

répéta la nouvelle au *Herr Professor* qui, peu après, faisait son cours à l'Institut. Devant l'amphithéâtre comble, *Herr Professor* annonça la nouvelle à ses étudiants ahuris. Il s'aperçut alors que la radio allemande était restée muette sur le sujet. Rentré à la résidence, il convoqua ma mère pour savoir qui l'avait informée. Elle lui avoua qu'elle écoutait Londres. Il se mit dans tous ses états. En cas de dénonciation, nous serions tous fusillés, ma mère était une irresponsable... À dater de ce jour, chaque coup de sonnette à la porte d'entrée nous fit trembler. Nous ne cessions, pour autant, de suivre à la radio l'avance des troupes alliées sur tous les fronts.

Les mutilés de Buchenwald

Au mois d'août 1944, pendant les vacances universitaires, les étudiants en médecine devaient faire un stage dans un hôpital. On m'assigna à l'hôpital municipal de Weimar où j'allais retrouver Teresa, une étudiante en quatrième année, avec laquelle je m'entendais bien. Logée en ville dans un pavillon appartenant à des retraités, je partais tôt, rentrais tard le soir. Tous les lits de l'hôpital étaient occupés, car il y avait affluence de militaires blessés. Les chirurgiens du service où je devais travailler étaient des Baltes qui remplaçaient les Allemands, requis dans les hôpitaux militaires. Les stagiaires sont employés aux postes où le personnel fait défaut, pour assister une infirmière, un anesthésiste, un chirurgien ou une secrétaire. On court toute la journée et on apprend le métier sur le tas.

Comme le reste de l'Allemagne, Weimar était journellement survolée par des escadrilles de bombardiers qui avaient pour mission de pilonner grandes villes, nœuds ferroviaires et autres cibles. Les sirènes se déclenchaient souvent. Le 24 août, après une alerte matinale, la grand-place devant l'hôpital se remplit de camions. Les militaires qui les conduisaient en sortirent des dizaines, voire une centaine de blessés. Ils déposèrent les plus atteints dans les couloirs de l'hôpital, les autres sur les pelouses alentour. C'étaient des hommes, horriblement mutilés, dont les troncs portaient des restes de pyjamas. Nous sûmes bientôt qu'il s'agissait de prisonniers du camp de Buchenwald, victimes d'un bombardement dans la carrière où ils travaillaient. Le camp de

concentration de Buchenwald se trouvait à quelques kilomètres au nord-ouest de Weimar.

On m'appela bientôt en salle d'opération, les premiers blessés ne parlant que le français. Pour les amputer d'une jambe ou d'un bras, on demandait leur coopération, car les produits anesthésiques manquaient. Pendant qu'on sciait les os, qu'on cousait les chairs, qu'on versait de l'alcool pour désinfecter, j'ai tenu la main d'hommes courageux qui se retenaient de hurler, qui arrivaient à sourire en entendant parler français. Les chirurgiens baltes étaient admirables. À trois heures de l'après-midi, l'ordre arriva d'en haut de cesser les soins aux prisonniers, de les allonger sur les pelouses et de s'occuper uniquement des quelques blessés SS, gardiens du camp qui encadraient les prisonniers au moment du bombardement. Devant l'hôpital s'élevait une même clameur prononcée en diverses langues : « À boire, par pitié. » Il faut penser à la chaleur de cette fin août, au sang écoulé qui déshydrate. Teresa, mon amie étudiante, et moi, munies de brocs d'eau et de timbales, nous nous sommes approchées de ces malheureux. Ils avaient soif et surtout ils avaient une énorme envie d'uriner, mais n'arrivaient pas à s'asseoir à cause de leurs mutilations. Les infirmières nous surveillaient d'un mauvais œil. On me demanda d'aller nourrir un SS qu'on venait d'amputer des deux mains. Avec répulsion, je mis à l'épreuve mes principes humanitaires, pendant qu'on empilait les prisonniers blessés dans les camions qui devaient les ramener à Buchenwald.

Les rumeurs couraient dans l'hôpital que Paris était sur le point d'être libéré. J'étais tellement bouleversée par ce que je venais de vivre qu'en rentrant me coucher, je pris la décision de retourner à Bonn le lendemain. Il me manquerait la fin du stage, mais si j'attendais trop, les trains ne circuleraient plus. J'allai donc prévenir mes logeurs et leur racontai ma journée. Ils n'avaient jamais entendu parler du camp de Buchenwald. Je n'en croyais pas mes oreilles. Les nazis avaient réussi à cacher à la population l'existence de ce camp, à quelques kilomètres de la ville. Le lendemain, à l'hôpital, je fis mes adieux et j'eus la permission de téléphoner à ma mère à Bonn pour la prévenir de mon retour. Elle me confirma la libération de Paris.

Deux prisonniers français à Marbourg

Avant de quitter mes parents, j'avais promis de rendre visite, si possible, à un de leurs amis de jeunesse. Prisonnier de guerre français depuis quatre ans, Claude Reifenberg était affecté à une petite laiterie de Marbourg. C'est dans cette ville que je devais changer de train. J'arrivais tard le soir. Sur la place devant la gare, j'avais posé ma valise en découvrant, au clair de lune, qu'il fallait gravir une côte pour atteindre la ville. Un homme, entre trente-cinq et quarante ans, m'aborda et proposa avec un accent étranger de m'aider à porter la valise. Je lui demandai s'il était français. Oui, il était prisonnier de guerre. S'il connaissait Claude Reifenberg. Oui, c'était son meilleur ami. « Alors vous, me dit-il, vous ne pouvez être que Monique, la fille de Jules Roman. » Il posa la valise et se présenta : « André de la Boissière ». N'ayant pas son adresse, je n'avais pu prévenir notre ami, mais, par des voies indirectes, il avait appris que je passerais peut-être dans la région. Les deux prisonniers étaient en bons termes avec leur patronne ; elle les aida à me trouver un lit dans une cave et accepta qu'ils me nourrissent avant de me reconduire à la gare le lendemain. Dans l'euphorie des bonnes nouvelles, ils me donnèrent des cigarettes américaines, des Lucky Strike, que venait de leur distribuer la Croix-Rouge. Nous étions loin de penser que la guerre en Europe durerait encore neuf mois.

Bombes incendiaires sur Bonn

Avec une charrette, mon frère m'attendait à la gare de Bonn. En traversant le pont du Rhin pour gagner la rive gauche, nous étions heureux. Il me mit au courant des derniers progrès alliés. La fin de la guerre, que nous espérions depuis quatre ans, semblait proche. Dans les jours qui suivirent, au début de septembre, nous entendîmes un roulement continu sur le boulevard perpendiculaire à la Nussallee. Nous allâmes voir. Des heures entières, nous restâmes au carrefour, fichés comme des piquets, à regarder passer les colonnes de camions de la Wehrmacht qui refluaient depuis la France. En entrant dans la ville, les véhicules ralentissaient, s'arrêtaient même aux croisements. Alors

les soldats, serrés sur leurs plateformes débâchées, s'adressaient à nous. « La guerre est finie. On ne se fera plus tuer pour rien. » Nous ne nous lassions pas de les entendre.

Passé la panique, les Allemands se ressaisirent. Ils se groupèrent dans l'est de la France sous le commandement du maréchal von Rundstedt. Les Alliés n'atteignirent pas la frontière allemande. Pour donner un répit aux troupes terrestres, l'aviation alliée bombardait systématiquement toutes les villes rhénanes à l'arrière du front allemand. Pendant l'automne 1944, mon père se réfugia dans un village viticole, Assmannshausen, sur la rive droite du Rhin. Bientôt, nous n'eûmes plus une vitre dans la Nussallee. Mon frère se joignit à nous, son école à Bad Godesberg ayant fermé. De même pour moi, les cours n'avaient pas repris à la faculté de médecine. Loin d'être désœuvrés, nous ne savions où donner de la tête : il fallait faire des kilomètres en traînant une charrette pour acquérir des pommes, des pommes de terre et du bois. Sans électricité, sans chauffage central, sans eau courante, manger, dormir, se laver demandent des efforts physiques et de l'imagination. Il faisait tellement froid qu'on ne se déshabillait plus, on enlevait seulement ses chaussures pour se mettre au lit. De toute manière, il fallait se relever pour aller à la cave pendant les alertes. En novembre, juste après un bombardement massif, nous venions de remonter et de vérifier l'état des lieux, quand un couple a frappé à la porte d'entrée. L'homme et la femme tremblaient, leur maison s'était écroulée, ils ne savaient pas où passer la nuit. Je leur ai donné mon lit, j'ai demandé s'ils avaient besoin de quelque chose. Timidement, ils m'ont dit oui, une cigarette. De Marbourg, il m'en restait une qui les a un peu réconfortés.

En décembre, Rundstedt lança dans les Ardennes la dernière grande offensive allemande qui, après quelques succès, fut clouée au sol par l'aviation américaine. À l'arrière du front, notamment à Bonn, celle-ci pilonnait les villes avec des bombes incendiaires au napalm. Une nuit, nous sommes remontés de la cave pour découvrir qu'il y avait le feu dans les combles. Tout le quartier flambait. Pas d'eau courante. L'eau du puits gelée en surface, il fallait attendre d'avoir de l'eau chaude pour amorcer le pompage. Nous étions une demi-douzaine de personnes dans la maison. Postés sur les paliers, nous avons fait la chaîne pour transporter les seaux, les brocs, les casseroles d'eau jusqu'à l'incendie. Nous limitions les dégâts, mais nous n'arrivions pas à maîtriser le feu. À

un moment, j'ai senti les forces me manquer. Comme je ne pouvais plus aider, je sortis dans la rue chercher du renfort. Un détachement de soldats en convalescence, munis de pelles et de pioches, passait justement par là, je m'adressai à celui qui semblait les commander. Il accepta de me suivre. Bientôt, une douzaine d'hommes faisaient la chaîne à notre place, tandis que nous restions près du puits à pomper l'eau et remplir les récipients. *Herr Professor* survint, en colère, voulant savoir qui avait autorisé la troupe à pénétrer dans sa maison. Il me fit des reproches auxquels je restai insensible. Le feu était jugulé, mais le quartier complètement sinistré. Dans les arbres, en partie calcinés, on reconnaissait une roue de bicyclette, un membre humain carbonisé, des lambeaux de rideaux. Le feu et le vent avaient soufflé la folie.

Nous ne pouvions rester à Bonn. Les trains ne circulaient plus que pour transporter des militaires. Le téléphone était coupé. Mon frère accepta de se rendre chez notre père pour trouver le moyen de nous sortir de là. Il gagna la rive droite, stoppa une voiture qui remontait le Rhin. À peine assis à l'arrière, il se rendit compte qu'il était entre les mains de deux SS animés de sentiments hostiles à l'égard des étrangers. Heureusement, mon frère parlait parfaitement l'allemand, il sut garder son sang-froid et quitta les SS non loin du village où se trouvait notre père. Celui-ci réussit à louer un homme et sa camionnette à gazogène pour nous chercher avec nos bagages. Nous débarquâmes à Assmannshausen au début janvier 1945.

Libérés par les Américains

Réfugiés dans le vignoble

Située sur la rive droite du Rhin, en aval de Bingen, la bourgade d'Assmannshausen est réputée pour son vin blanc. Mon père louait deux chambres au dernier étage d'une coquette maison appartenant à un vigneron. Mes parents occupaient celle non chauffée avec un grand lit. Je dormais dans l'autre, dotée d'un lavabo à eau froide et d'un poêle cylindrique sur lequel on pouvait poser une casserole. On y faisait alternativement chauffer de l'eau ou cuire des pommes de terre. Mon frère devait camper sur le divan du palier. La distribution alimentaire était complètement désorganisée, à chacun de se débrouiller. Chez notre logeur, mon père achetait au prix fort du bon vin dont il remplissait une valise, avec laquelle il partait faire du troc avec les fermiers des environs. C'est ainsi qu'il ramenait des pommes de terre, du lard et des œufs.

Les avions passaient tout le temps au-dessus de nos têtes. Au loin, on entendait exploser les obus de l'artillerie américaine. Les premières semaines furent relativement calmes. Mais, en février, le front se rapprocha. Des balles se perdaient dans les rues. Pour aller chercher du pain, seul aliment qu'on pouvait encore acheter dans un magasin, mon frère devait ramper à l'abri du talus du chemin de fer. Facile d'y aller, les mains vides, mais au retour, chargé de pains pour notre maisonnée, il avait du mal. Toutes les nuits, nous nous retrouvions dans la cave où vieillissaient les meilleurs crus.

Toute liaison avec l'administration centrale à Berlin était interrompue. Nous vivions isolés. Les Alliés avançaient, reculaient, prenaient un pont. La fréquence des tirs d'artillerie augmenta. On ne

sortait presque plus de la cave, on y dormait la nuit sur des claies à pommes de terre. Début mars 1945, les tirs cessèrent brusquement. Un beau, un très beau jour, trois officiers américains sonnèrent à la porte de notre maison. Dans la bourgade, ils avaient appris la présence d'une Américaine.

Sous la protection de l'armée américaine

La guerre n'était pas finie. Mais pour nous, le monde avait basculé, nous étions libérés. Les officiers, un capitaine et deux lieutenants, étaient émus de pouvoir parler anglais. Ils avaient passé l'automne et deux mois d'hiver dans les Ardennes, en pays froid. Ils étaient *homesick*, ils avaient le mal du pays. Le capitaine avait été *shell-shocked*, ébranlé par l'explosion d'un obus, ce qui lui valait une affectation à l'arrière du front. Sa mission était d'établir un camp de « personnes déplacées », près de Mayence, où grouper tous les civils étrangers, captifs en Allemagne, et leur fournir un moyen de transport pour retourner dans leurs pays respectifs. À part nos *Ausweise*, nous ne possédions aucun papier d'identité pour prouver notre nationalité. Ils crurent ma mère sur parole ; le capitaine, ayant noté tous les renseignements concernant son identité et celle de sa famille aux États-Unis, promit de lui procurer un passeport lors d'un prochain rendez-vous avec son supérieur au quartier général américain de Francfort. Une semaine plus tard, il revenait nous voir à Assmannshausen avec un passeport provisoire. Renseigné par le Q.G. de Francfort, le *State Department* à Washington, après vérification, avait confirmé que la citoyenne Ruth Emma Rie, épouse Roman, était de nationalité américaine, qu'on pouvait lui délivrer un passeport. Sans que ma mère ait eu à fournir ni empreintes digitales, ni photo, ni même sa signature. Ce jour-là, mon frère et moi avons compris que la citoyenneté américaine vaut son pesant d'or et que l'État américain protège ses citoyens où qu'ils se trouvent.

Il n'était pas encore question de nous rapatrier, car l'utilisation des trains était entièrement réservée aux armées alliées qui se battaient à l'intérieur de l'Allemagne. Le capitaine et ses officiers, ne parlant aucune langue étrangère, communiquaient difficilement avec les civils. Aussi me proposèrent-ils, en attendant notre rapatriement en France,

d'aller habiter avec eux pour leur servir d'interprète dès que les personnes déplacées arriveraient. J'étais tentée, mais ne pouvais rien décider sans l'autorisation de mes parents. Ma mère, qui faisait confiance au capitaine, ne souleva pas d'objection. En guise de plaisanterie, mon père proposa de m'échanger contre du tabac. Les officiers donnèrent le tabac, mais n'apprécièrent pas son sens de l'humour. À quelques jours de là, le capitaine, qui s'appelait John Colby, vint me chercher avec mes bagages, c'était le début du mois d'avril.

Interprète au camp de Mayence

Le camp de rapatriement, prévu pour douze mille personnes environ, comprenait des grands bâtiments et des baraquements. J'ai oublié quelle était leur destination première. Quant aux soldats et officiers américains chargés de gérer le rapatriement, ils logeaient dans des maisons individuelles, réquisitionnées à proximité du camp. Le capitaine me donna une chambre à coucher dans la villa qu'il occupait avec son ordonnance. Le mess des officiers se trouvait dans la maison voisine.

N'ayant pas roulé en automobile privée depuis des années, je me trouvais assise à côté du capitaine dans une magnifique Mercedes décapotable. Nous rendions visite à des groupes de personnes candidates au rapatriement. Peu à peu, le camp se remplit. Il fallait interroger les arrivants, répondre aux questionnaires, établir des listes. Tous comprenaient l'allemand. Du matin au soir, je traduais dans les deux sens. Les Alliés livraient leurs dernières batailles au centre de l'Allemagne, aussi nos conversations tournaient-elles autour de ces nouvelles.

Pour prendre le petit déjeuner, le capitaine et moi nous descendions au mess. La première fois que nous entrâmes ensemble dans cette salle à manger, certains officiers affichèrent un sourire narquois, qui pouvait signifier : « Tiens, le capitaine s'est trouvé une nana. » Le capitaine réagit vite. Il dit : « Messieurs, quand une dame entre dans le mess, tout le monde se lève. » Ils se levèrent, ils avaient compris que leur chef ne plaisantait pas, ne les laisserait pas s'offenser. J'en fus satisfaite, mais ce qui comptait plus que tout à mes yeux, c'était la nourriture. Je

n'avais pas mangé à ma faim depuis plusieurs années.

Dès son arrivée au pouvoir, Hitler avait réduit au minimum toutes les importations, notamment alimentaires. Plus de fruits exotiques : agrumes, bananes, ananas ; le café et le thé étaient rationnés. Voilà qu'on me servait du jus d'orange, des céréales et du lait, des œufs sur le plat, des crêpes, du sirop d'érable, du pain blanc, du beurre, des confitures, du café à gogo et même des cigarettes. Une fois rassasiée, ce qui me tenait le plus à cœur était de rentrer en France. Au bout de deux jours, l'ordonnance du capitaine raconta que, entre son chef et moi, il ne se passait rien. Les officiers avec qui je travaillais me traitèrent désormais comme une camarade.

La mort de Roosevelt, le 12 avril 1945, suscita une vive émotion dans l'armée américaine. La guerre était presque finie, la capitulation allemande imminente. Le drapeau en berne, la minute de silence, les hommes au bord des larmes prouvaient combien l'armée était attachée au président.

Mes parents et mon frère m'avaient rejointe, ils habitaient une maison voisine, et mon frère servait aussi d'interprète. La « clientèle » qui affluait au camp était variée. Vers la fin avril, deux officiers de l'US Air Force, prisonniers de guerre évadés, arrivèrent pour se faire rapatrier. Les trains ne pouvaient toujours pas transporter des non-combattants. Notre capitaine eut alors l'idée de réquisitionner des voitures et de demander aux aviateurs de conduire ma mère et ses deux enfants jusqu'à Paris. Ils acceptèrent volontiers. Le Q.G. leur dénicha deux superbes Mercedes. Hitler se suicida le 30 avril.

Le 8 mai à l'aube, nous étions tous prêts. Au milieu de ses hommes, rangés en fer à cheval, le capitaine nous salua et nous remercia. Ma mère et mon père avaient enfin décidé de se séparer. En nous disant adieu, nous savions tous les quatre que notre vie de famille s'arrêtait là. Après notre départ, mon père retourna à Bruxelles. Nous montâmes, mon frère avec un aviateur, ma mère et moi avec l'autre. Nos voitures roulèrent de conserve jusqu'à Paris, où nous arrivâmes le soir pour apprendre que l'armistice venait d'être signé. Un drapeau français géant déployait ses couleurs sous l'arc de Triomphe de la capitale pavoisée.

DEUXIÈME PARTIE



Retour à Paris

En famille rue Léo-Delibes

Pendant l'occupation allemande, ma mère n'avait correspondu avec aucune de ses relations en France de peur qu'on découvre son origine juive. À notre arrivée dans la capitale, elle ne savait donc pas qui, parmi ses parents ou amis, pourrait nous héberger et nous prêter de l'argent. Il lui restait son carnet d'adresses d'avant-guerre. Elle demanda aux pilotes qui nous avaient conduits de s'arrêter à un hôtel – il me semble que c'était en haut de l'avenue de Friedland – afin de téléphoner à sa grand-tante, Laure Singer. Celle-ci qui, par miracle, avait gardé son appartement au 4, rue Léo-Delibes, lui répondit de venir tout de suite, que nous pouvions habiter chez elle. Une demi-heure plus tard, après avoir pris congé de nos pilotes, nous nous installions avec nos valises chez Tante Laure : une vie nouvelle s'annonçait !

Dans un immeuble cossu du seizième arrondissement datant d'avant la guerre de 1914, l'appartement des Singer avait gardé quelques signes d'une aisance passée : des boiseries sombres lambrissaient les murs de la salle à manger et ceux du grand salon étaient tapissés de damas rouge. De beaux meubles, des tapis, mais l'argent faisait cruellement défaut. Tante Laure, sa fille et ses petits-enfants étaient si heureux de nous retrouver qu'ils étaient prêts à partager avec nous le peu dont ils disposaient. Maman n'était guère inquiète car elle allait demander à son frère aîné, Paul Rie, qui administrait la succession de mon grand-père aux États-Unis, d'envoyer de l'argent pour subvenir à nos besoins. Ce n'était pas facile de téléphoner outre-Atlantique, mais après quelques jours nous pûmes communiquer avec New York. Maman expliqua que nous avions besoin d'argent et ma grand-mère lui répondit

qu'on lui en enverrait. En fait, il fut apporté par le second de mes oncles six semaines plus tard. À New York, la famille n'avait pas compris que nous étions réellement sans un centime et que nos parents et amis à Paris étaient tous dans des situations précaires. Ainsi, avec de l'argent emprunté, Maman put acheter un carnet de tickets d'autobus et un carnet de tickets de métro qu'elle divisa en trois : pour mon frère, pour elle et pour moi, qu'elle nous donna en insistant pour que nous ne nous en servions qu'en cas d'urgence.

Nous n'avions pas les moyens de payer la nourriture que proposait le marché noir. Au menu : topinambours, pommes de terre, rarement de la viande. Peu importait : nous étions de bonne humeur ! Parfois, Tante Laure recevait la visite d'un ami qui apportait du vrai café. Alors cette très vieille dame, originaire de la bourgeoisie juive de Constantinople, nous préparait, dans la casserole en laiton, un café turc que nous buvions avec recueillement.

J'avais terminé mes études secondaires en Allemagne, mais mon frère avait quitté l'école en première. Dès son arrivée à Paris, il prépara le baccalauréat car il y avait une possibilité de le passer en septembre 1945.

Je me mis en quête d'un job. Un cousin d'un cousin belge, correspondant de guerre, avait été chargé d'une émission à destination de la Belgique trois fois par semaine et il cherchait une secrétaire-rédactrice. Celle-ci devait lire la presse française pour trouver cinq minutes de nouvelles brèves susceptibles d'intéresser le public belge, savoir taper à la machine et, en cas de besoin, remplacer le speaker. J'étais qualifiée en ce qui concerne les deux premiers points, mais j'avais un accent allemand rédhibitoire. La famille me conseillait de ne jamais ouvrir la bouche dans un lieu public. En quatre semaines, je parvins à maîtriser ma voix, j'avais vraiment envie de gagner ma vie.

Deux professeurs de lycée, ayant eu vent de mon séjour en Allemagne durant toute la guerre, me demandèrent de faire une conférence à leurs élèves. Nous nous rencontrâmes pour en discuter. Elles s'attendaient à ce que je décrive la mentalité des « Boches ». Le terme me choqua, j'étais incapable de dire des généralités sur les Allemands, je déclinai l'invitation : pour moi les Allemands, comme tous les humains qui peuplent la terre, sont des êtres particuliers, j'en avais connu de très différents, ne pouvais témoigner qu'en ce sens. En fait, ces professeurs n'éprouvaient aucune curiosité pour ce que j'avais

vécu.

Ma mère, qui n'avait plus à cacher son ascendance juive, obtint un rendez-vous avec l'archevêque de Paris. Elle lui raconta que pendant la guerre, dans un moment de désespérance, elle m'avait demandé de la baptiser. La règle ecclésiastique prescrit que, une fois passé l'empêchement de se faire baptiser par un prêtre, le baptême doit être confirmé. L'archevêque valida.

L'argent reçu des États-Unis nous permit de louer un petit appartement rue Chardon-Lagache dans le seizième arrondissement. En septembre, j'arrêtai de travailler et m'inscrivis en première année de médecine, sachant que je ne finirais pas l'année car Maman, qui voulait revoir sa mère et ses frères et trouver du travail, avait fait une demande de rapatriement aux États-Unis pour elle et ses enfants. C'était le seul moyen de traverser l'Atlantique : les bateaux et les avions ne transportant que des militaires ou des chargés de mission. Nous sommes donc restés à Paris jusque début mars 1946.

Étudiante en médecine à nouveau

Les études de médecine en France différaient des études que j'avais connues à Bonn en ceci qu'elles mettaient les étudiants d'emblée à l'hôpital. On m'affecta au service de chirurgie de l'hôpital Saint-Antoine que dirigeait le professeur Cadenat. Voici comment se composait la pyramide hiérarchique : à la tête le patron et son assistant, puis des chefs de clinique, des internes et six externes. Nous étions une centaine d'étudiants en première année. En début de matinée nous assistions dans l'amphithéâtre au cours donné par un des chefs de clinique ou internes. Nous allions ensuite dans les salles, auprès des malades. À cette époque, les services de chirurgie de l'Assistance publique logeaient les malades par dizaines dans des grandes salles – selon leur sexe. Les externes étaient chargés de surveiller les étudiants en première année. Ceux-ci devaient rédiger des « observations », c'est-à-dire remplir une fiche par malade contenant un certain nombre de renseignements sur lui et ses symptômes. Ensuite, ils assistaient leur externe dans ses multiples tâches. Ils apprenaient à prendre la tension, la température, le pouls, à faire des piqûres, des points de suture, des pansements, à

parler au malade.

Le trimestre venait de commencer quand l'interne chargé du cours nous annonça qu'il manquait deux externes : l'un avait démissionné pour raisons personnelles et l'autre devait s'arrêter car il était tuberculeux. L'interne demandait donc que deux étudiants en première année se portent volontaires pour faire fonction d'externe. Il nous décrivit les charges de la fonction : une garde de nuit tous les six jours, les aides opératoires qui nécessitaient de rester dans le service souvent au-delà de midi, les anesthésies. Autrement dit, faire fonction d'externe n'était pas compatible avec le travail à la faculté de médecine où l'étudiant devait suivre des cours de dissection, d'anatomie et d'autres matières pour se préparer aux examens.

Sachant que je ne pourrais pas les passer, puisque nous allions vraisemblablement partir pour les États-Unis au printemps 1946, je me portai volontaire. Une autre étudiante qui attendait un visa pour l'Australie fit de même. Le problème était notre incompétence : il s'agissait de nous former rapidement. On m'installa dans le bureau du patron devant son fauteuil et on m'ordonna de faire, avec du catgut, cinquante nœuds d'une sorte sur le bras droit du fauteuil et cinquante nœuds d'une autre sorte sur le bras gauche. Car l'aide opératoire consistait à nouer le catgut chaque fois que le chirurgien passait une aiguille courbe dans les deux lèvres d'une plaie. Et puis la surveillante de la salle d'opération arriva avec un plateau couvert d'instruments de chirurgie et me fit apprendre par cœur leurs noms, puisqu'une autre fonction de l'externe est de passer les instruments à la demande du chirurgien pendant l'opération.

Le lendemain matin – il fallait arriver avant huit heures –, on me montra comment broser mes mains, comment m'habiller pour entrer en salle d'opération et on me confia le masque tout imprégné de chloroforme pour anesthésier le malade en m'expliquant où mettre mes mains afin de tenir son maxillaire inférieur et faire bien attention qu'il n'avale pas sa langue – danger de mort. La première fois, la surveillante resta près de moi jusqu'à ce que le malade cesse de compter, preuve qu'il était endormi. Je faisais parfois jusqu'à trois anesthésies dans la matinée. Certains malades s'endormaient plus facilement que d'autres qui résistaient et se raidissaient, ce qui faisait perdre du temps au chirurgien qui devait attendre que le patient soit complètement endormi pour opérer. Je tentais une expérience. J'arrivais dans

l'antichambre de la salle d'opération quinze minutes avant l'heure pour parler au malade qui attendait. Je me présentais, je lui expliquais en quoi consistait l'anesthésie et je lui demandais s'il avait des questions à me poser, surtout, je le rassurais. Je pus constater que le chloroforme agissait plus vite et que j'en utilisais moins.

Tous les matins, le patron et son staff – dont je faisais désormais partie – parcouraient toutes les salles en s'arrêtant devant les lits des malades intéressants. Souvent, un opéré me reconnaissait et s'écriait : « Docteur, je n'ai rien senti, je me suis réveillé facilement, comme vous l'aviez prédit ! » J'étais la risée des chirurgiens : « Elle s'imagine qu'elle fait des anesthésies psychologiques. » Peut-être, mais ça marchait. J'aimais mon travail, je priais qu'il ne m'arrive pas de pépin. La surveillante en chef de la salle d'opération, qui avait la réputation d'être un dragon, m'appréciait et me venait souvent en aide.

L'interne, dont je dépendais, s'appelait Raoul Tubiana. Il est devenu le spécialiste réputé des opérations de la main. Un après-midi, nous étions de garde, il fut appelé aux urgences pour un accidenté de la route : l'homme avait eu la main gauche à moitié arrachée. Il fallait opérer tout de suite. Pas d'anesthésie générale, le bras insensibilisé par des piqûres posé sur une petite table, le chirurgien d'un côté, moi de l'autre pour lui passer les instruments. Il me demanda si je voulais une leçon d'anatomie. Je dis oui, consciente du privilège. Pendant plus d'une heure, il me détailla chaque nerf, chaque vaisseau, chaque tendon, chaque muscle, dont il raccordait les parties sectionnées. Tout fut rabouté, l'homme put se resservir de sa main.

Le soir, après avoir dîné en salle de garde, le chirurgien me dit : « Je vais dormir, ne me réveillez sous aucun prétexte. Vous verrez, les infirmières aux urgences sont des femmes formidables, elles savent ce qu'il faut faire, elles vous aideront. Vous vous débrouillerez, j'en suis sûr. » Je l'étais beaucoup moins. Mais je confirme : les infirmières aux urgences sont des maîtresses femmes. Il s'agissait souvent de recoudre des plaies à l'arcade sourcilière, de passer à la radioscopie une partie du corps après un traumatisme. Un soir, les gendarmes nous amenèrent une vieille dame sur qui un mur venait de s'écrouler. La tête avait pris un grand coup. À la radioscopie, le crâne était barré de quelques lignes blanches. J'étais perplexe. Que signifiaient ces lignes ? « Ce sont les épingles à cheveux », me glissa l'infirmière. Les gendarmes pouvaient raccompagner la vieille dame à son domicile. À huit heures, le

lendemain matin, j'étais en salle d'opération, pour endormir un malade.
Le travail dans un service hospitalier est épuisant et enthousiasmant.

*

Départ pour les États-Unis

Les cendres d'Oma

Maman avait retrouvé ses amis qui nous invitaient, nous entraînaient au théâtre, nous donnaient des livres. La vie intellectuelle à Paris fourmillait de nouvelles idées, de nouvelles têtes. On ne s'ennuyait vraiment pas en attendant d'être admis sur le bateau de rapatriement. Un jour Maman reçut un télégramme de son oncle Henry, le frère de ma grand-mère, l'enjoignant de rapporter à New York l'urne funéraire contenant les cendres de sa mère – mon arrière-grand-mère. Morte à Saint-Cloud en 1938, Oma avait été incinérée au Père-Lachaise, son urne placée dans le columbarium. Maman s'enquit auprès de l'ambassade des États-Unis concernant les formalités requises pour transporter des cendres et les faire entrer aux États-Unis. Le fonctionnaire américain fut catégorique : les règles administratives en France étaient tellement contraignantes que cela coûterait une fortune pour déplacer l'urne du cimetière parisien au port de Cherbourg – probablement une limousine des pompes funèbres – qu'il valait mieux ne rien dire : sortir l'urne du cimetière, la cacher dans nos bagages, puis la déclarer en entrant à New York. Ce qui fut fait.

Onze jours pour traverser l'Atlantique

Fin février 1946, l'ambassade des États-Unis prévint ma mère qu'un passage était réservé pour elle et ses deux enfants mineurs sur le navire suédois *Gripsholm* qui quitterait Cherbourg début mars (je ne sais plus

le jour exact). On fit les malles. Urne – en fait un petit cercueil en ciment – contenant les cendres d'Oma prit place entre les draps dans lesquels nous avions passé notre dernière nuit à Paris. On se dit adieu : se reverrait-on jamais ? Et nous voilà dans le port de Cherbourg, sur la passerelle du *Gripsholm* avec nos passeports, accueillis par le capitaine à qui un ami de Maman nous avait recommandés. À peine les bagages à main déposés dans les cabines, le capitaine nous prit à part, mon frère et moi, pour nous demander si nous accepterions d'aider l'équipage suédois à remplir les manifestes – ce sont les listes des passagers assorties de tous les renseignements identitaires les concernant. Car, le problème des langues se posait de nouveau, comme l'année précédente dans le camp de personnes déplacées à Mayence : il fallait maîtriser l'anglais, l'allemand et le français pour interroger les huit cents et quelques rapatriés que transportait le navire. Mon frère et moi, nous ne demandions pas mieux. Pour nous remercier, le capitaine nous invitait tous les soirs à dîner à sa table avec les officiers, champagne à volonté.

Notre travail consistait à écrire en une seule ligne toutes les données concernant une personne. Mon frère et moi, nous disposions chacun d'une grosse machine à écrire munie d'un rouleau mesurant au moins quatre-vingts centimètres de long, qui correspondait à la largeur des feuilles du manifeste divisée en colonnes. Le nom, le prénom, le lieu de naissance, la date, la nationalité, le lien avec les États-Unis et ainsi de suite. Tout cela pour faciliter la tâche des officiers de l'immigration dans le port de New York. Nous devions trouver ces informations en questionnant les personnes et remplir au mieux les colonnes. Venait ensuite la rubrique *stowaways* (passagers clandestins) : nous en avions deux. La dernière rubrique était réservée aux défunts. Nous écrivions : zéro, nous ne voulions pas nous compliquer la vie avec les cendres d'Oma.

Le navire fit escale à Southampton pour embarquer quelques passagers, ainsi qu'à Cork en Irlande. J'ai le souvenir d'une grosse tempête, beaucoup de malades, certains ne pouvant s'empêcher de vomir dans les escaliers. Nous courions toute la journée pour trouver les personnes et recueillir les informations, n'avions jamais le mal de mer. Se peut-il qu'une activité intense vous en protège ? La traversée dura onze jours. Mon frère avait dix-huit ans, je venais d'en avoir vingt, tout le monde nous souriait, nous étions heureux et nous nous amusions beaucoup.

Les cris des mouettes, la côte américaine en vue, nous ne voulions plus quitter le pont du navire. Émus aux larmes, nous sommes passés devant la statue de la Liberté et entrés dans le port de New York par un beau soleil froid, c'était magnifique.

New York

Par gentillesse, un des officiers suédois de l'équipage nous accompagna à l'immigration et à la douane. « Vous n'avez rien à déclarer ? » Si, il y avait Oma qui devait entrer officiellement aux États-Unis pour qu'on puisse l'admettre dans le cimetière de Cypress Hill. Le douanier demanda à Maman d'enlever le couvercle du petit cercueil en ciment. Il écarta les doigts de sa main droite et les tira comme les dents d'un râteau à travers les cendres. Au passage, je reconnus une clavicule. Il n'y avait pas de pierres précieuses. Le douanier signa le papier d'admission. Tandis que le visage de l'officier suédois, notre ami, à qui nous avions caché l'arrière-grand-mère, trahissait sa stupéfaction.

Sur le quai, Oncle Paul nous attendait pour nous conduire dans une grande limousine au 14 Washington Square North où habitait ma grand-mère. Retrouvailles émues, mon frère et moi nous étions méconnaissables, mais, en sept ans, Granny n'avait pas beaucoup changé. Pendant les jours suivants nous échangeâmes des nouvelles de la famille, des amis. Maman racontait nos aventures en Allemagne à sa mère, ses frères, belles-sœurs et amis qui, tous, avaient vécu la guerre aux États-Unis. Ils ne comprenaient pas vraiment, ne pouvaient pas imaginer, et, on le voyait bien, cela les ennuyait. Le lendemain de notre arrivée, à peine réveillée, je me rendis à la cuisine prendre un bon petit déjeuner américain. Pour accompagner l'œuf à la coque, la cuisinière m'avait fait griller deux tranches de pain de mie. Comme je lui en redemandai, elle m'informa que Granny avait donné l'ordre de limiter mes repas afin que je ne prenne pas de poids : elle trouvait mes dimensions parfaites. Douze mois avant ce petit déjeuner, je dormais dans une cave, crevant de froid, de faim sous les tirs d'artillerie. J'ai vite compris que je n'arriverai pas à communiquer mon expérience, qu'il fallait que j'accepte ce fossé qui me séparait d'une partie de l'humanité

incapable d'imaginer les horreurs et les privations de la guerre.

Une de mes petites cousines, française, qui travaillait à l'OWI (Office of War Information) à côté du Rockefeller Center sur la Cinquième Avenue, m'avait invitée à déjeuner. Il faisait beau, frais, on disait *Spring is round the corner* (le printemps n'est pas loin), les bourgeons s'ouvraient timidement et les oiseaux chantaient. Je décidai de monter à pied les cinquante blocs de la Cinquième Avenue. L'air marin qui souffle dans ces longues rues de New York a sur moi un effet tonique. Depuis un an, j'avais rencontré des jeunes Américains, presque tous des militaires. Pour la première fois, je croisais des civils. Hommes et femmes, ils étaient grands, bien habillés, mais, contrairement aux Français que je croisais sur les Champs-Élysées, ici les hommes baissaient les yeux au moment où nous nous croisions. Ma cousine me présenta à des collègues et nous nous rendîmes dans un petit restaurant pour déjeuner. À peine assise, je lui fis la remarque que les hommes baissaient les yeux en croisant une femme, sauf, lui dis-je, ce monsieur là-bas, qui nous regarde. Évidemment, me dit-elle en éclatant de rire, c'est André Breton.

Découvrir New York est un enchantement, la mer, le fleuve Hudson, Central Park, les fabuleux musées et les spectacles. Granny avait un abonnement au Metropolitan Opera, je pus l'accompagner. Elle avait pris des places de théâtre pour nous. Voir de près des acteurs légendaires, des spectacles parfaitement rodés. On donnait *L'Aigle à deux têtes* de Jean Cocteau avec la grande actrice Tallulah Bankhead. À l'entracte j'aperçus Clark Gable assis juste derrière moi. J'étais au septième ciel. Avant la guerre, les parents nous emmenaient souvent au cinéma le dimanche après-midi. Mes deux héros étaient alors Clark Gable et Robert Taylor.

Ce moment de glamour fut court : il fallait organiser nos vies. À dix-huit ans, mon frère fut immédiatement mobilisé. Après l'armistice en Europe, la bombe atomique sur Hiroshima avait forcé le Japon à capituler. Mon frère y fit de l'occupation. Ma mère trouva bientôt un poste d'assistante sociale psychiatrique dans un hôpital de Boston. Quant à moi, je fus admise en *senior year, pre-medecine*, à Simmons College, Boston, à condition de suivre auparavant un cours de chimie organique à Columbia University, New York, pendant l'été. Je passai mai-juin à Oak Park, un faubourg de Chicago, à garder trois cousins, six, seize et dix-sept ans, pendant que leurs parents, ma tante et mon

oncle, se rendaient en France. Durant six ou sept semaines j'ai vécu la vie d'une *housewife*, *middleclass*, du Midwest, j'avais vingt ans, pas encore mon permis de conduire, mais l'aîné des cousins l'avait et pouvait donc m'accompagner au supermarché faire les courses. J'ai appris à me servir de toutes les machines, à faire la cuisine à des Américains, à parler aux voisins. Quand je regarde les films américains qui se passent dans des villes moyennes, où les habitants occupent une belle maison confortable, recouverte de bois, entourée d'un jardin arboré autour d'une pelouse bien entretenue, sans barrière, je retrouve mes souvenirs d'Oak Park. Peut-être est-ce cette immersion brutale dans une vie bourgeoise typiquement américaine qui m'a convaincue que je n'étais pas faite pour elle. Je peux être heureuse à Los Angeles, New York ou Boston, mais pas très longtemps.

Ma grand-mère louait de juin à fin septembre une villa sur une île : Jamestown, Rhode Island, en face de Newport, où elle s'installait avec Nanny et Henriette, la cuisinière française. Pour me permettre d'étudier à Columbia, elle me prêta son appartement de Washington Square, avec une carte bancaire pour mes achats dans les magasins. J'étais drôlement fière qu'elle me fasse confiance.

La chimie organique en cours accéléré

Une *summer session* à Columbia University n'est pas une plaisanterie. On y travaille dur, toute la journée, même le soir quand on rentre chez soi. Pour m'y rendre, je prenais le métro qui me faisait franchir cent blocs, le matin entre sept et huit heures. Il fallait changer, c'était facile, mais je me trouvais souvent seule dans une rame express où m'attendait un exhibitionniste. Il m'a coincée deux fois. J'ai compris qu'il ne fallait monter dans une rame que s'il y avait un autre passager.

Immeuble en brique de cinq étages qu'habitait ma grand-mère à Washington Square North datait du XIX^e siècle. Il fut détruit au début des années 1950. Les pièces étaient pourvues d'une cheminée qu'ornaient des bougeoirs. Aux fenêtres, des caisses abritaient le matériel de climatisation. La vague de chaleur de l'été 1946 m'en montra l'utilité. Après une journée particulièrement éprouvante, je trouvai, en rentrant à la maison, toutes les bougies à demi fondues,

courbées vers le bas comme des fleurs fanées.

Les cours de chimie me semblèrent un peu difficiles car il fallait reconnaître en anglais les termes qui m'étaient familiers en allemand ou en français. Les cours pratiques en laboratoire consistaient à faire des expériences avec des éprouvettes en verre, parfois à double paroi, et des matières qu'on mélangeait, qu'on chauffait, qu'on filtrait, etc. Matériel des plus fragiles aux mains d'une jeune fille maladroite. Je ne sais pourquoi. Toujours est-il qu'il y eut pas mal de casse. La règle étant qu'il fallait immédiatement rembourser le matériel endommagé qui était hors de prix. Dans mon cours se trouvait un de mes petits-cousins – nos grands-mères étaient cousines – qui avait fait la guerre en Europe et bénéficiait du GI Bill of Rights (l'armée payait aux GI ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale leurs frais d'instruction). Il vit dans quel embarras je me trouvais et proposa de prendre en charge mes remboursements, grâce à ses droits d'ancien militaire. J'acceptai, me rendant compte aussitôt que je ne pourrais plus rien lui refuser. Il n'y eut plus de casse.

College girl à *Boston*

En septembre 1946, je devins *senior* à Simmons College, Boston, Massachusetts. Collège pour femmes, dont le campus se trouve au nord-ouest de la ville, en bordure du parc Fenway, au sud de la rivière Charles qui sépare Boston de Cambridge. Nous logions dans des maisons en bois à deux étages, disposées autour du campus qui, chacune, pouvait abriter une douzaine d'étudiantes. Pour entrer, il fallait traverser la véranda pourvue de fauteuils en rotin. Les chambres, en bas comme en haut, ouvraient sur un couloir à un bout duquel étaient installées les salles d'eau. À l'autre extrémité se trouvait une cabine téléphonique. Nous disposions, au rez-de-chaussée, d'une pièce commune, sorte de salon, où nous avions le droit de recevoir des visiteurs. Les trois repas se prenaient dans un grand réfectoire, en self-service. Aménagé dans un bâtiment à part, le réfectoire donnait du travail aux étudiantes qui avaient besoin de gagner un peu d'argent. Je partageais une chambre avec une Chinoise de Trinidad, très gentille, discrète, avec qui je n'avais pas grand-chose en commun. Nous avons

bientôt compris qu'on nous avait réunies de peur que notre présence dans une autre chambre ne suscite les protestations des vieilles familles de la Nouvelle-Angleterre.

Nous suivions des cours dans le bâtiment principal, à dix minutes à pied de nos dortoirs. L'enseignement, très différent de l'enseignement en Europe, avait des côtés séduisants : on pouvait poser des questions pendant le cours, il était explicite, le professeur illustrait son propos par des cartes, des graphiques, des images. Nous devions rédiger des devoirs, *papers*, mais surtout, il y avait les lectures « requises », des gros livres. Les trois premiers mois, j'ai peiné, j'ai déprimé, j'ai fait de l'anorexie. Je ne supportais pas le genre d'examen auquel nous étions régulièrement soumises : répondre à une vingtaine de questions par « vrai » ou « faux ». Cette manière binaire de penser me mettait hors de moi. Après la guerre que je venais de vivre, la réalité avait des facettes multiples, c'était vain d'essayer de trancher. S'il fallait prendre parti, on ne devait pas oublier qu'on devenait partial. Bref, j'avais de mauvaises notes.

Par un ami de ma mère, professeur au MIT (Massachusetts Institute of Technology), je fis la connaissance de plusieurs étudiants français à Harvard. Comme j'arrivais de Paris et qu'ils avaient l'intention d'y retourner bientôt, ils m'invitèrent à leur raconter comment la vie universitaire reprenait en France. Nous devînmes amis. Nous nous retrouvions souvent le dimanche à déjeuner chez André Du Bouchet et son amie Jackie. André lisait des poèmes de du Bellay, son amie chantait. Nous nous racontions les dernières pièces de théâtre, les films, les livres. André me fit découvrir Celine. Nous rêvions de nous retrouver un jour à Paris. Je leur racontais mes malheurs au collège. Ils compatissaient. Un des convives se nommait Philippe Meyer. Il passait son doctorat en physique et devint plus tard professeur à Paris à l'École normale supérieure. Il n'admettait pas qu'on ait des mauvaises notes. Ayant décidé de me sortir de l'ornière, il me téléphonait tous les soirs, juste quelques minutes, le temps de me demander où en était mon travail, me gronder si j'avais raté un devoir, m'encourager, me secouer. Je lui dois énormément. Grâce à lui, je travaillais mieux et, au second semestre, j'obtins des notes satisfaisantes. Ses appels téléphoniques quotidiens firent monter l'estime que me portaient mes camarades de dortoir. Comment, cette Belge, qui ne sort jamais le soir, qui ne se maquille pas, qui ne boit pas d'alcool, il y a un garçon qui l'appelle tous

les soirs ? J'avais beau minimiser, dire que c'était juste un ami, qu'il n'était pas amoureux, elles étaient vraiment impressionnées. Philippe est mort en 2007. Pendant plus de soixante ans, lui et sa femme Carmen m'ont aidée, fait des cadeaux somptueux, entourée de leur affection.

Ce qui m'étonnait en Amérique c'était le climat. J'ai mentionné plus haut la vague de chaleur à New York. Une nuit d'automne, à Boston, après une grosse pluie la température est brusquement tombée de plusieurs degrés en dessous de zéro. Attirés par l'eau, de gros vers roses étaient sortis de leurs trous. Le froid subit les congela entre les brins d'herbes et sur les trottoirs. En nous rendant aux cours du matin, nous marchions sur des plaques de glace constellées de leurs cadavres.

Pendant les vacances scolaires, nous partions, Maman et moi, rejoindre ma grand-mère à New York. C'était l'occasion de revoir les membres de la famille. Je fis des visites à Margarethe et Hermann Nunberg, à Marianne et Ernst Kris, ces cousins dont Maman m'avait tant parlé.

Ma grand-mère aimait les spectacles et jouer aux cartes. Avant la guerre, elle pratiquait le bridge mais, en vieillissant, elle préférait le *gin rummy* qui se joue à deux. Parmi ses amis, un certain Robert W. qu'elle appelait Bob, dont l'accent viennois révélait les origines, lui servait de partenaire. Il était aux petits soins, lui apportait des violettes de Parme, aimait prendre ses repas avec elle, l'accompagner à l'opéra et jouer aux cartes. Ma grand-mère m'incita à pratiquer le *gin rummy*. « Regarde-nous jouer, tu apprendras vite. » Ce que je fis pour m'apercevoir que Bob trichait systématiquement. Il laissait Granny gagner de temps en temps, mais en fin de soirée il empochait quelques dizaines de dollars. J'en parlais à mon oncle Paul qui, déjà au courant, me tint le propos suivant : « Bob est bien élevé et cultivé. Ta grand-mère se fait une fête d'avoir un chevalier servant, attentif à ses moindres désirs, qui la flatte abondamment et ferait le nécessaire si jamais elle se sentait mal. Grâce à lui, nous n'avons pas besoin d'employer une dame de compagnie qui ennuerait beaucoup ta grand-mère. J'ai calculé qu'il lui soutire moins de mille dollars par mois. C'est un cadeau ! »

Je m'étais adaptée au rythme du collège, aux habitudes des étudiantes, mais je n'étais pas intégrée. La vie sociale : bals en robes longues ornées d'une orchidée, appelée *corsage*, offerte par votre cavalier qui l'épinglait à gauche de votre encolure. *Blind dates*, rendez-

vous arrangés avec des garçons qui discuteraient de compétitions sportives à longueur de soirée. Cet effort-là, je me sentais incapable de le tenter. Les étudiants que j'avais fréquentés à Paris avaient envie de s'amuser, mais ils avaient vécu la guerre. Je rêvais de les retrouver, de retrouver l'Ancien Monde. À Boston, je profitais du travail en bibliothèque, tellement bien organisé dans les institutions américaines, sans me douter des difficultés que je rencontrerais à Paris, j'étais inconsciente, décidée à y retourner. Pour ma mère, me voir renoncer à devenir américaine et quitter les États-Unis était un crève-cœur. Elle accepta parce qu'elle me voyait dépérir et qu'elle avait confiance en moi. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

Après la *graduation*, qui avait fait de moi un *bachelor of science*, je filai à New York m'embarquer sur un navire où je retrouvai Nadia Du Bouchet, la mère d'André, anesthésiste de son métier, qui rentrait en France où elle allait faire une belle carrière hospitalo-universitaire, titulaire de la première chaire d'anesthésiologie. Parmi les passagers se trouvait aussi un chanteur d'opéra qui racontait sa vie d'artiste, l'illustrant parfois d'airs célèbres. Cette traversée dura sept jours qui passèrent comme l'éclair, tellement nous avions hâte de retrouver la France.

*

Paris pour de bon

Le cousin de mes cousins belges, avec qui j'avais travaillé à la radio pendant l'été 1945, et sa femme m'accueillirent dans la petite maison qu'ils louaient à Ville-d'Avray, au milieu d'un grand parc. Nous étions début juillet 1947. À la fin du mois, j'étais invitée par ma tante Doro, sœur aînée de ma mère, à la rejoindre dans les Alpes, entre les lacs de Côme et de Lugano. Mais que faire entre-temps ?

Lors de mon précédent séjour à Paris (1945-1946) j'avais rencontré un homme de lettres, ami de Clara Malraux. Il m'avait emmenée au théâtre voir Gérard Philipe – éblouissant – dans le rôle-titre de *Caligula*, la pièce d'Albert Camus. Lorsque notre départ pour New York se précisa, il était devenu mélancolique. « Que vais-je devenir sans vous ? Promettez de m'écrire. » Sa secrétaire m'avait prévenue : « Il ne répond pas aux lettres. » De Boston, je lui avais écrit toutes les semaines. Sans réponse, je me languissais de lui. Outre les raisons déjà mentionnées qui m'ont poussée à revenir à Paris, il y avait le désir de revoir cet homme et d'avoir le cœur net au sujet de notre relation. Je lui téléphonai, il m'invita à dîner, me présenta à sa mère avec qui il vivait et qui ne manifesta à mon égard rien de plus que de la politesse. Nous passâmes la nuit ensemble. En le quittant le matin, j'avais compris que j'étais amoureuse d'un homme qui ne me désirait pas. Je pris la résolution de m'attacher désormais aux hommes qui voudraient de moi.

Une décade à Royaumont

Pendant ce mois de juillet, je repris contact avec d'autres amis. Au cours d'une visite à Clara Malraux, j'appris que Jean Wahl, le

philosophe, organisait des décades à Royaumont. La prochaine commencerait le 5 juillet. Clara me conseilla de m'inscrire, elle était persuadée que j'y rencontrerais des personnes susceptibles de répondre aux questions que je me posais. Faisant confiance à Clara, je partis pour Royaumont.

Logés dans d'anciennes cellules monacales, les participants prenaient leurs repas dans le réfectoire voûté, autour de grandes tables. Nous étions plusieurs qui débarquions des États-Unis. En quelques phrases nous avons découvert nos amis communs, nous partagions ce même sentiment de décalage en passant du Nouveau à l'Ancien Monde. Aujourd'hui, on ne sent plus que le décalage horaire parce que nos longs voyages s'effectuent en avion et que la mondialisation, Internet et la télévision ont nivelé les différences. Mais en 1947, c'était bien le décalage culturel qui frappait les esprits. À table, des conversations très animées nous rapprochaient. Au risque de passer pour un *name dropper*, je vais indiquer les noms des personnes réunies autour de Jean Wahl, de sa femme Marcelle et de leur bébé : Éric Weil (philosophe, directeur de la revue *Critique*), sa femme et sa belle-sœur, Boris de Schloezer (musicologue), sa femme et sa nièce Scriabine, Giorgio de Santillana (professeur au MIT), François-Régis Bastide (romancier, futur ambassadeur), Eugène et Maria Jolas (éditeurs américains avant-guerre de la revue *Transition*) avec leurs filles Betsy et Tina, Jean Starobinski (médecin et philosophe), Elsbeth de Rothschild et d'autres dont j'oublie le nom. Je n'ai pas retenu le sujet des conférences que, pourtant, nous écoutions avec ferveur. En dix jours, nous étions devenus si proches que nous regrettions de devoir nous quitter. Tant et si bien que la famille Jolas me proposa de venir habiter chez elle à Paris. L'idée que j'allais vivre seule et mal manger dans une chambre d'étudiant lui paraissait absurde. Les Jolas, servis par une bonne à tout faire, louaient un appartement dans le seizième. Ils m'assurèrent que me donner une chambre et me nourrir ne leur causeraient aucune gêne. Je m'étais liée d'amitié avec Tina, ma cadette de trois ans. Elle insista. Je promis de leur faire signe en rentrant de vacances.

Promenades entre les lacs en Italie

Contrairement à ma mère, ma tante Doro, sa sœur aînée, était une remarquable cuisinière. Elle tenait ses dons de sa mère, Granny, et de sa grand-mère, Oma. À sa table, à Milan, nous étions souvent une dizaine de convives. Aidée de deux servantes, elle se levait de bonne heure pour préparer les repas. Ensuite elle se faisait belle et vaquait à ses occupations en ville. Les servantes savaient cuire, dresser les plats et les servir. À la montagne, dans sa villa de Lanzo d'Intelvi, au sortir du funiculaire qui montait du lac de Lugano, nous allions cueillir les cèpes sous les châtaigniers. À peine rentrés avec nos lourds paniers, nous devions essuyer les champignons avec un torchon humide, ne surtout pas les plonger dans l'eau. Puis les couper en lamelles et les faire sauter dans l'huile d'olive. Une de nous ciselait les feuilles de persil, épluchait l'ail. Une autre se chargeait de cuire le risotto. Pendant cet été 1947 j'appris aussi à fouetter la crème. La fameuse *panna montata* qui accompagnait tartes et salades de fruits. On ne se servait pas encore du fouet électrique. Pour faire les coulis de tomates, nous devions les éplucher à froid, après avoir passé le dos d'un couteau sur la surface du fruit : la peau s'enlevait toute seule. Ma tante, qui enseignait aussi l'anglais et le français, m'apprit bien des tours de main, des recettes et des combinaisons de saveur des plus inattendues. Inoubliables *vitello tonnato*, veau au thon et aux câpres, *baci di dama*, baisers de dame, biscuits aux noisettes, et autres recettes qu'elle publia en 1970 à Milan en trois volumes intitulés : *I Segreti della cucina, selezione dal Reader's Digest*.

Merveilleuses promenades dans les hauteurs, entre les lacs, passant par des points culminants d'où on apercevait les sommets de l'Engadine. Comprendre l'italien, essayer de le parler, l'Amérique était loin, j'avais repris pied en Europe. Il s'agissait de me faire un programme d'études, de savoir où j'allais. Je rentrai à Paris.

Adoptée par la famille Jolas

Après une nuit dans un hôtel du quartier latin, je téléphonai à Maria Jolas (1893-1987) qui m'invita à dîner le soir même. Elle réitéra sa proposition de m'accueillir chez elle. Son mari et Tina me pressaient de dire oui. Je finis par accepter, vraiment touchée. Le lendemain matin, je

m'installais chez eux, 3, rue du Dôme, une petite rue, proche de l'Étoile, qui réunit l'avenue Victor-Hugo à la rue Lauriston. Quelques mois plus tard, nous déménageâmes au 47 bis, avenue Kléber, dans un appartement plus spacieux dont le grand salon était pourvu d'un piano à queue. Dans sa chambre, Betsy, qui étudiait la composition au Conservatoire, disposait d'un piano droit. Tina se destinait aux études littéraires. Eugène Jolas (1894-1952), le mari de Maria, d'origine alsacienne, journaliste, correspondant d'un journal américain en Allemagne, traduisait en français des poèmes de Novalis. Toutes les deux semaines, il passait le week-end en famille à Paris. Maria Jolas traduisait du français en anglais : elle était la traductrice attitrée de Nathalie Sarraute à qui la liait une amitié d'avant la guerre. Époque où Eugène et Maria publièrent des textes de James Joyce et éditérent la revue *Transition*. Ils étaient proches d'Adrienne Monnier et Sylvia Beach dans leur librairie Shakespeare & Company.

Plongée dans ses partitions, Betsy n'apparaissait qu'aux repas. Tina étudiait à la Sorbonne. Je m'étais de nouveau inscrite en première année de médecine, où l'on m'avait affectée au service de médecine du professeur Valléry-Radot à l'hôpital Broussais. J'y fis la connaissance d'étudiants avec qui je restais longtemps amie. Betsy, Tina et moi, nous quittions l'avenue Kléber le matin de bonne heure et rentrions à la maison en fin d'après-midi pour étudier dans nos chambres respectives.

Mme Jolas tenait à ses habitudes américaines d'hospitalité. Elle connaissait beaucoup de monde, quand un ami de passage téléphonait elle ne manquait pas de l'inviter à partager notre dîner. Nous étions souvent huit ou dix autour de la table qui parlions anglais, français, parfois allemand. Parmi les habitués, une journaliste américaine, un peu plus âgée que nous, les filles, nous tenait au courant de l'actualité et nous distrayait. Elle s'appelait Sally Swing, fille du célèbre reporter Raymond Gram Swing. Maria Jolas avait étudié le chant à Berlin dans les années 1920, avant son mariage. Après le dîner, elle s'installait au piano, nous chantait des *negro spirituals* qu'elle avait appris enfant, à Louisville, Kentucky. Elle enchaînait avec des mélodies de Chabrier, Hugo Wolf, Satie et Poulenc. Nous adorions l'écouter. Elle aimait chanter. Elle était liée à de grands musiciens comme D.-É. Inghelbrecht (1880-1965), le chef d'orchestre, ami de Debussy, et à sa femme Germaine.

Les Jolas, réfugiés à New York, avaient donné l'hospitalité pendant

la guerre à Georges Duthuit et Claude, le gendre et le petit-fils d'Henri Matisse. Avec Marguerite, respectivement leur épouse et mère, ils passèrent bien des soirées avenue Kléber ainsi que Rose et André Masson, le peintre, eux aussi revenus des États-Unis et auxquels les Jolas étaient attachés. James Joyce était mort pendant la guerre. Sa veuve et son fils Giorgio venaient dîner, comme Samuel Beckett, autre habitué de la maison, qui prenait rarement la parole. Comme aussi Henri Seyrig, l'archéologue, père de Delphine ; à ce moment-là, il dirigeait l'Institut français de Beyrouth. De ces dîners, pas mondains du tout, j'ai gardé un éblouissant souvenir. Chacun parlait avec simplicité des problèmes qui l'occupaient. Si l'on avait juxtaposé les thèmes évoqués on aurait composé la mosaïque de la culture naissante de l'après-guerre : le Nouveau Roman, l'art contemporain, les problèmes des musées.

Les Jolas restaient proches des participants à la décade de Royaumont. Nous nous rendions régulièrement, le soir, aux conférences organisées par Jean Wahl au Collège de philosophie, 44, rue de Rennes, c'est-à-dire juste en face de l'église Saint-Germain-des-Prés. Pour entendre Georges Bataille, Alexandre Koyré, Alexandre Kojève, Éric Weil, Jean-Baptiste Piel, Maurice Merleau-Ponty et bien d'autres. Il n'y avait pas foule, après la conférence on buvait un verre, et on finissait la soirée avenue Kléber. Rétrospectivement, il me semble que j'ai bénéficié d'un privilège inouï, d'avoir fréquenté de si près certains représentants de l'intelligentsia parisienne.

Noël à Aix, chez les Masson

Noël 1947 approchait. Les Masson, qui vivaient à Aix-en-Provence un peu en dehors de la ville, nous invitèrent, Betsy, Tina et moi, à passer les vacances chez eux. Habitant avec leurs fils Diego et Luis, ils ne pouvaient pas nous loger, mais nous nourriraient. On trouverait des chambres à louer dans le voisinage. J'en parlais à Adriana, amie d'enfance de ma mère, et aussi nièce de Tante Laure qui nous avait hébergés à notre retour en 1945. Adriana s'écria : « Mais nous avons une maison, route du Tholonet, à cinq minutes des Masson. Nous n'y allons pas pour Noël. Je prévient les gardiens, vous aurez trois

chambres. » C'était le château du Montjoli, ravissante demeure, pas très grande, flanquée de tours, pourvue d'une terrasse ombragée qui surplombait la vallée.

Merveilleux conteur, André Masson aimait qu'on l'écoute, il accueillait à bras ouverts les amis qui lui rendaient visite à Aix. Rose, sa femme, préparait des mets délicieux. Capable de gérer les provisions et les bonnes volontés, elle transformait les repas en véritables festins. Rose recevait sa famille. Elle avait trois sœurs : l'aînée, Bianca, morte avant la guerre, avait été la femme du docteur Théodore Fraenkel, Simone était l'épouse de Jean-Baptiste Piel, et Sylvia, la cadette, était la compagne du docteur Jacques Lacan après avoir été l'épouse de Georges Bataille. Sauf Bianca, qui n'était plus de ce monde, tous passèrent quelques jours chez les Masson, ainsi que Georges Limbour. Évoquant leurs souvenirs, ces personnages brosaient un tableau vivant de ce qu'avait été le surréalisme. André Breton et Salvador Dalí étaient absents, mais leurs noms revenaient dans les conversations. Nous, les filles, surnommées « les trois grâces », nous écoutions, fascinées.

C'est donc pendant ce séjour chez les Masson que je fis la connaissance de Sylvia Bataille et de Jacques Lacan. Ils revenaient d'Égypte. Nous passâmes la Saint-Sylvestre ensemble. Ils nous emmenèrent en traction avant à Aix chez Darius Milhaud, nous firent visiter la ville. J'étais sous le charme de Sylvia, de son vocabulaire de titi parisien à la Jacques Prévert, dénué de vulgarité et si expressif. Actrice, elle avait tourné avec tous les acteurs que nous adorions et racontait des histoires distrayantes à leur sujet. Lacan, apprenant que j'avais passé la guerre en Allemagne et presque deux ans aux États-Unis, s'intéressa à moi. J'étais donc en mesure de traduire des textes en les lisant. Ce qui me frappa en lui, c'est la rapidité avec laquelle il enregistrerait une information et l'utilisait sans attendre. Il me dit : « Je veux vous revoir à Paris, j'aimerais lire des livres avec vous. »

Contrairement à mes prévisions, Jacques Lacan me téléphona deux semaines plus tard et me demanda de passer le dimanche après-midi avec lui. Nous lûmes ensemble une pièce de T. S. Eliot, je traduais, il posait des questions sur certains termes. Sylvia nous apporta du thé et des gâteaux. Après trois heures de traduction, j'étais K.-O., alors Jacques proposa d'aller dîner à la Méditerranée. Pendant deux ans, j'ai passé de nombreux dimanches au 3, rue de Lille, chez Sylvia, à traduire Shakespeare, Freud et d'autres auteurs pour un Jacques Lacan, qui

connaissait les langues mortes mais n'avait pas appris à lire les langues vivantes et qui en souffrait.

Pour me remercier, et aussi peut-être pour se divertir, Jacques et Sylvia m'invitaient à les accompagner au théâtre et à dîner chez eux quand ils recevaient des amis. Je dis divertir, pas pour me flatter, mais parce qu'il me souvient que je les étonnais souvent, j'étais vraiment différente des filles de ma génération.

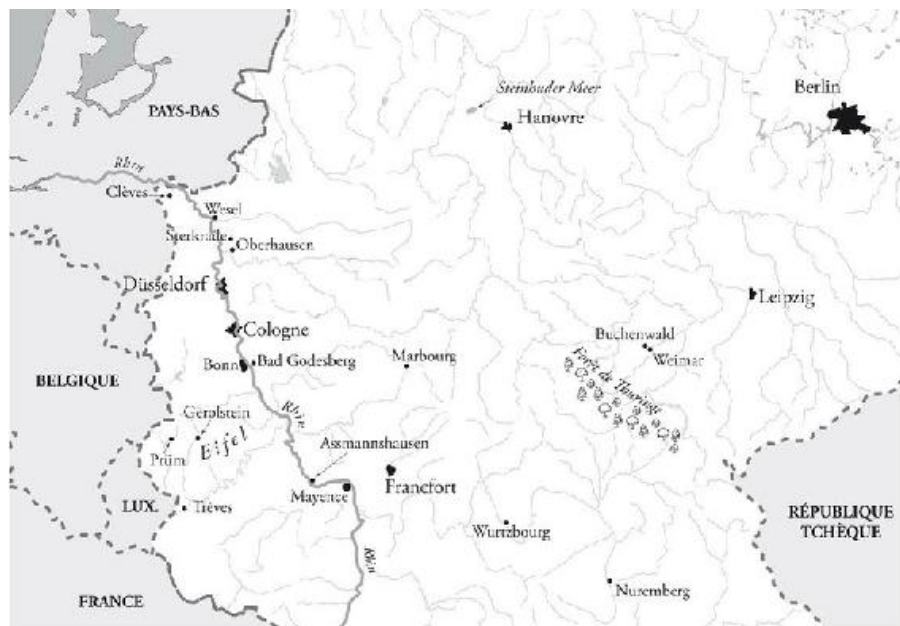
J'admirais la rapidité de Jacques. Il comprenait au quart de tour. Sa curiosité était sans bornes pour les œuvres d'art, les livres, les gens. J'imagine qu'il devait être un excellent praticien. Sa salle d'attente ne désemplissait pas. Il écrivit quelques articles pendant les deux ans que je le fréquentais, notamment celui intitulé « Le stade du miroir » qu'il me demanda de dactylographier, parce que je lisais son écriture. Après avoir parcouru l'article, je lui dis que je le taperais à condition de tout comprendre, or certains passages me semblaient obscurs. Il accepta de me les expliquer : c'étaient toujours des références à des poèmes de Mallarmé. « Pour vous suivre il faut donc avoir les poèmes de Mallarmé en tête ? » « Oui, ma chère, me répondit-il, j'écris pour les *happy few*. » Il m'invita à déjeuner avec Melanie Klein pour lui annoncer qu'avec moi il allait publier en français *Die Psychoanalyse des Kindes*. En fait, il voulait que je traduise mot à mot l'ouvrage de Melanie Klein afin de pouvoir l'« adapter » en français, en le réécrivant. Je m'attelai à la tâche et lui livrai chapitre par chapitre. Après deux chapitres, je lui demandai ce qu'il pensait de mon travail. Il n'avait pas eu le temps de le lire, mais m'encouragea à poursuivre. Je traduisis le livre entier sans qu'il en lise une ligne et demandai à Sylvia ce qui se passait. Elle m'expliqua : « Jacques vous a fait faire ce travail parce qu'il aimerait tellement écrire un livre. Vous m'entendez, jamais il n'adaptera cet ouvrage ; pourtant ce qu'il souhaiterait le plus au monde c'est être l'auteur d'un livre, comme le sont ses amis : Kojève, Koyré, Merleau-Ponty et les autres. » Pour me remercier de ma peine, Jacques m'offrit les dix volumes de Balzac dans la Pléiade. Je ne lui en ai pas voulu. Je me détachai de lui en reconnaissant que je lui devais beaucoup. Il m'avait fait connaître des acteurs, des peintres, des auteurs, entraînée chez les antiquaires, les bouquinistes, et donné à lire des œuvres majeures.

Pendant l'année universitaire je m'étais renseignée sur les possibilités de devenir française, afin de pouvoir exercer la médecine en

France. Bien que née à Paris, je n'aurais pu acquérir la nationalité française que si j'avais résidé sans interruption dans le pays entre quinze et vingt et un ans. Ce n'était pas le cas. On m'expliqua que le seul moyen de devenir française serait un mariage blanc. J'y réfléchis : il n'en était pas question. Avec regret, j'abandonnai mes études de médecine, puisqu'elles ne me permettraient pas de gagner ma vie. Je cherchai du travail en attendant de me diriger vers d'autres études. Pendant l'année universitaire 1948-1949 on me proposa des postes peu intéressants dans des entreprises commerciales, je ne voyais pas mon avenir se dessiner.

Le mois d'août 1949, je l'ai passé dans l'île de Ré, chez des amis. En septembre, les Lacan m'invitèrent à dîner, au 5, rue de Lille, avec Laurence Bataille, la fille aînée de Sylvia, Balthus et Claude Lévi-Strauss. Ce dernier ayant soutenu sa thèse, Pierre Bérès lui avait confié la direction d'une collection de livres ethnographiques aux Éditions Hermann. Lévi-Strauss demanda à Lacan s'il connaissait quelqu'un capable de lire les épreuves d'un livre écrit par un couple d'ethnologues australiens, les Berndt, sur les aborigènes. Le livre, rédigé en anglais, avait été imprimé en France, mais les délais étaient trop courts pour qu'on envoie par avion en Australie les épreuves à corriger. Jacques lui répondit : « Vous êtes assis à côté d'une personne qui s'acquittera au mieux de cette tâche. » Après ce premier contact, Claude me demanda de lui traduire des textes allemands. Deux ans plus tard nous décidâmes de vivre ensemble.

C'est ici que s'arrêtent mes confidences.



Remerciements

Mes remerciements s'adressent d'abord aux deux amies qui m'ont poussée à rédiger mes souvenirs : Sheila Hicks, l'artiste, et Brigitte Lainé, l'archiviste.

Maurice Olender aussi m'a incitée à écrire, il a même proposé de publier mon récit.

Enfin, Lydia Flem. Après s'être plongée dans mon manuscrit, elle m'a suggéré des modifications qui précisaient l'évocation de mes souvenirs.

Qu'ils soient, tous les quatre, assurés de ma vive reconnaissance.

L'auteur

D'un père belge et d'une mère américaine, Monique Lévi-Strauss est née en 1926. Après une scolarité à Paris et à Bourges, elle passe en 1944 son *Abitur* en Allemagne. Elle devient *bachelor of science* d'un collège à Boston en 1947.

Dans *Une enfance dans la gueule du loup*, l'auteur raconte ses premières années en France, puis son adolescence en Allemagne pendant la guerre, les bombardements, l'incarcération de son père, à laquelle s'ajoute la peur que la police apprenne l'origine juive de sa mère. La paix revenue, elle découvre les États-Unis et décide de vivre à Paris où elle rencontre l'ethnologue Claude Lévi-Strauss avec qui elle se mariera.

Traductrice de plusieurs livres, notamment celui de Francis Huxley, *Affables sauvages*, dans la collection « Terre humaine » aux Éditions Plon, elle a publié en 1973 chez Pierre Horay une biographie de Sheila Hicks. En 2012, elle a réuni le fruit de ses recherches sur les châles en cachemire dans un livre intitulé *Cachemires, la création française 1800-1880*, paru aux Éditions de La Martinière.